

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 54

MONTREAL, 9 MAI 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



PRIS !

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Et maintenant, IL peut mourir ; je l'ai vu.

Je n'avais jamais connu de barde, de vrai barde, habillé en barde, chantant en barde, et, sachant qu'un barde allait venir, je priai Dieu chaque jour de rendre les vents et les flots éléments au barde. Jamais vœux plus sincères n'ont été formés pour les jours d'un barde, et, grâce au ciel, le barde est venu.

J'ai vu le barde.

Un barde n'est pas ce qu'un vain peuple pense, et comme beaucoup de personnes ignorent la signification de ce mot, voici ce que dit Littré :

"BARDE, Poète chez les anciens Celtes.

"Étymologie : Bas breton : "barz", "bars" ; Kymri, "barz" ; gaélique et islandais : "bard", poète, chanteur."

Donc, n'est pas barde qui veut, et je connais nombre de Canadiens qui ne pourraient jamais le devenir, quelque soit leur génie ou leur talent.

Seuls, les Canadiens d'origine celtique bien prouvée pourraient être bardes... mais avec beaucoup de protection, et Chapman, lui-même, aura du mal à passer pour barde, quand il ira en France.

Son livre de poésies sera certainement couronné par l'Académie française, comme il le mérite, mais je doute qu'on le bombarde barde. (Très euphonique !)

◆◆◆ Quoi qu'il en soit, M. Théodore Botrel n'aura pas à se plaindre du Canada, car jamais il n'avait rêvé pareil débordement d'enthousiasme, d'acclamations et de discours élogieux.

Il est venu, du reste, dans un but excellent, celui de recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'une statue à Jacques-Cartier, découvreur du Canada, et le succès doit avoir dépassé toutes ses espérances.

J'y ai coopéré dans la mesure et même au delà de mes moyens, mais quand il s'agit d'une oeuvre de ce genre, il faut faire presque plus qu'on ne peut, pour avoir quelque mérite.

Ce bon vieux Jacques aura sa statue, et Botrel emportera du Canada une cargaison de lauriers.

Tout est donc pour le mieux, dans le meilleur des mondes possible.

Et cependant, malgré et même à cause de ce succès gigantesque, colossal, je ne puis m'empêcher de croire qu'on a été trop loin, qu'on a dépassé la mesure, non en souscrivant largement pour aller entendre cet excellent Botrel, mais dans les démonstrations et les éloges hyperboliques qu'on lui a prodigués, et, en vérité, il faut qu'il ait la tête solide pour ne pas en avoir le vertige.

Il a très bien compris que tout ce fracas, ce bruit, ces applaudissements, ces rappels, ne s'adressaient pas uniquement à lui, mais que la plus grande partie passait par-dessus sa tête pour aller atteindre le ministère Combes, en manière de protestation contre les fameux décrets.

Botrel est bon chansonnier, il tourne souvent très bien le vers, il connaît le chemin du coeur des humbles, et sa muse a un air de bonhomie qui plaît et amène le sourire sur les lèvres, mais il n'a jamais eu la prétention d'être un poète de premier ordre, comme Brizeux, par exemple, le chantre immortel de la Bretagne.

Ceci dit, sans aucune restriction ni pensée amère, remerçons Botrel d'avoir contribué à nous faire connaître plus encore la chanson française, la chanson au seul pays qui sache chanter.

◆◆◆ Le nom de Botherel eut son époque de célébrité, en France, dans la première moitié du siècle dernier.

Le Botherel, dont je parle maintenant, n'était pas barde, quoique breton, c'était un simple vicomte qui s'occupait d'affaires.

Il attacha son nom, dit une encyclopédie, à la célèbre entreprise des "omnibus-restaurants", et fit circuler chaque jour, dans les rues de Paris, douze voitures chargées de comestibles chauds, douze voitures chargées de comestibles froids, et vingt-quatre voitures chargées de vins de toute espèce. Trois cents maçons, obéissant à ses ordres, lui élevèrent comme par enchantement un splendide hôtel et quinze cuisines, dont la principale ne mesurait pas moins de 130 pieds de long, sur vingt-six de large. Une machine à vapeur de la force de seize chevaux fonctionnait sans relâche et faisait bouillir des marmites pantagruéliques. Tout Paris vint en foule visiter ce gigantesque établissement, qui n'avait pas son précédent dans l'histoire gastronomique, et qui, vraisemblablement, n'aura pas de sitôt son pareil. Les vaudevillistes et les chansonniers s'occupèrent du vicomte de Botherel, qui engloutit dans ses cuisines plusieurs centaines de mille francs. Loin de se décourager, pourtant, le noble industriel se jeta dans d'autres entreprises non moins singulières pour la plupart que celle des "omnibus-restaurants" ; malheureusement, il ne réussit qu'à perdre peu à peu toute sa fortune. Retiré en Bretagne, il s'occupait d'écrire un ouvrage en quatre volumes, intitulé : "Les infirmités humaines", quand la mort le surprit, en 1859. Huit ou dix personnes seulement assistaient aux obsèques du vicomte de Botherel, dont les conceptions hardies avaient jadis ému et surpris Paris, la grande ville des surprises et des émotions."

Je ne crois pas que Botrel, le chansonnier, ait rien de commun avec le vicomte susdit, qui était, malgré ses idées étranges, un très brave homme, qui n'a jamais fait de mal qu'à... lui-même.

◆◆◆ Je viens de lire dans un journal de Paris un article très intéressant sur un sujet plus intéressant encore.

Il s'agit d'une nouveauté, d'une innovation qui rencontre, chose étrange, l'approbation de tout le monde, sans distinction d'opinions politiques ou de croyances religieuses.

L'administration universitaire vient de décider, après s'être entendue avec la direction des beaux-arts, que, deux fois par semaine, on conduirait les grandes élèves des lycées de jeunes filles dans les différents musées de Paris. "Elles iront là, non pas en bandes et en désordre, mais par petites escouades bien dirigées, sous la conduite de leurs maîtresses, professeurs de lettres et d'histoire, qui, sans leur faire de cours à haute voix, leur apprendront à ouvrir les yeux, à regarder et à pénétrer les chefs-d'oeuvre. C'est une excellente idée, dont il convient de louer et de remercier ceux qui l'ont eue."

"Vous avez remarqué, dit S... (c'est ainsi que l'écrivain signe), que même dans la bourgeoisie cultivée, le nombre est assez restreint des personnes qui peuvent parler des choses de l'art avec une compétence et une précision approximative, ce qui déjà n'est pas à dédaigner. Grâce à ces visites régulières et méthodiques, précédées et suivies des études qu'elles appellent, on aura donné aux yeux des jeunes filles de quinze à dix-huit ans, l'apprentissage et l'éducation nécessaires ; elles ne parleront plus de ces choses délicates en ignorantes ou en perruches ; elles seront guéries du snobisme, de l'exclamation banale, des jugements tout faits et des vieux clichés qui traînent partout. Le sens du beau, celui de la grâce, de l'harmonie et de la mesure ne seront plus pour elles des mots creux et des formes vides. Elles échapperont un peu à la musique, dont je ne veux pas dire de mal, mais qui, peut-être, tient un peu trop de place dans l'éducation des jeunes filles ; elles apprendront cette grammaire et cette poétique des arts du dessin, qui valent aussi la peine d'être étudiées. "Il serait bon, dit Fénelon, au chapitre dixième de son "Traité", qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont le goût exquis de l'antiquité". L'auteur du "Traité de l'éducation des filles" eût approuvé ces visites aux musées, et j'imagine que l'autorité de son nom pourra désarmer et rassurer les plus opposants..."

◆◆◆ De tout cela, je ne veux retenir qu'une chose, c'est que les visites aux musées, là où il s'en trouve, aux galeries particulières et aux monuments publics, sont autant de leçons d'art, des plus utiles, car, quant à demander même à voix basse, presque inintelligible, qu'on y conduise les jeunes filles, je sais parfaitement que ce serait essayer de blanchir un nègre, et que je risquerais de passer pour un être tout à fait immoral, ce qui serait le jugement le plus téméraire du monde.

Non, ne parlons pas des jeunes filles ; leur tour viendra peut-être plus tard, beaucoup plus tard, dans quelques générations...

Mais les jeunes gens, eux, ne pourrait-on pas, par des promenades organisées d'une manière intelligente, leur apprendre à connaître quelque chose, leur donner des notions superficielles d'architecture en visitant les églises, en examinant les monuments publics et même les maisons les plus remarquables ? Ne pourrait-on pas leur donner des notions de peinture et de dessin en leur faisant remarquer les vitraux, les tableaux des galeries publiques (je n'en connais que deux, l'"Art Gallery", de Montréal, qui est très intéressante, et le musée de l'"Université Laval", à Québec, qui a quelques bonnes toiles, mais rien de moderne.)

Les propriétaires des galeries particulières, et il y en a quelques-unes à Montréal, se feraient, j'en suis sûr, un devoir de les ouvrir toutes grandes aux petites escouades de grands élèves, conduits par leurs professeurs, et on n'entendrait plus, dans quelques années, des garçons de vingt à vingt-cinq ans, dire naïvement :

—La peinture, j'en connais pas ça.

◆◆◆ On pourrait faire mieux encore, ce serait de mettre ces promenades d'élèves sous la direction de jeunes artistes compétents, (avec rémunération, bien entendu).

Croyez-moi, cette instruction des yeux, donnée par des hommes comme Gill, Dyonnet, Saint-Charles, Beau, Hébert, Franchère, etc., creuserait un beau sillon dans le cerveau des élèves, et élargirait leur horizon intellectuel.

Ce qui se fait déjà, non pas seulement à Paris, mais dans les villes de province, comme Saint-Quentin, par exemple, ne peut-il se réaliser à Montréal tout au moins, et à Québec, peut-être aussi.

Du reste, qu'une ville soit grande ou petite, on y trouve toujours l'occasion d'apprendre à voir, quand on sait le chercher.

Enfin, l'idée me semble tellement bonne qu'elle court de grandes chances de ne pas être appliquée.

◆◆◆ Vous voudriez peut-être que je vous parle de la grève, ou des grèves, mais je m'en garderai bien, car de tous les animaux à deux pieds et sans plumes qui travaillent, les employés publics seuls ne peuvent pas se mettre en grève, même dans les pays les plus libres.

La chose ne s'est jamais vue.

Bien plus, en fouillant bien dans les archives poudreuses, on retrouverait l'original d'une décision ministérielle plus originale encore, sinon absurde, qui prévient les employés que toute demande d'augmentation de traitement sera considérée "comme une démission".

Si on appliquait rigoureusement cette mesure—ce qui n'a pas lieu, je dois le dire—on verrait le personnel du service public changer souvent, les remplaçants ne manquant jamais.

Car, c'est bien vrai que l'on trouve toujours des gens prêts à prendre la place des employés le plus maigrement payés.

Il s'en trouve même presque autant qu'il y a d'individus prêts à prendre la place des ministres, sous n'importe quel gouvernement.

A propos de positions du service civil, je cueille en passant une idée bien vraie de "Maxime du Camp" :

"Les gouvernements ne se doutent pas encore que certains hommes d'élite doivent être pourvus de sinécures, afin d'avoir le loisir de travailler à la gloire de leur pays."

Savez-vous que c'est encore vrai, cette vérité-là ?

LA GRÈVE

(Voir gravure)

Hélas ! les grèves sont à l'ordre du jour. Au lieu de fraterniser, comme ils le devraient, capitalistes et prolétaires semblent se regarder d'un oeil de plus en plus hostile. Espérons que l'esprit d'entente et de justice triomphera des préjugés qui divisent patrons et ouvriers.

En ces jours de tourmente que traverse la société moderne, on verra, avec intérêt, le tableau intitulé "La Grève", que nous publions en double page. C'est une peinture réaliste, assez éloquente par elle-même pour nous dispenser d'en développer ici le sujet.

Cependant, nous profitons de l'occasion pour citer l'article suivant de Pierre L'Ermite, intitulé "Déesse Rouge" :

C'est moi... la Grève !...

Je suis haineuse et maigre ; j'ai les yeux creux et le ventre vide ; quand j'apparais au seuil des ateliers, alors un vent de terreur me précède, les machines s'arrêtent, les femmes pleurent, les enfants se cachent, et j'emmené l'ouvrier, silencieux, les mains liées, sans qu'il ait le droit de dire un mot... un seul !...

Malheur à celui qui oserait me résister en face !... celui-là, je le marque d'un signe, il devient le faux frère, l'espion, le vendu... Sus à lui, camarade ?... Si l vous échappe aujourd'hui, demain il est à vous !... Je rôde, méfiante, le long des chantiers ; et, au travers des palissades, je tends le poing aux fainéants qui travaillent ; j'écrase accidentellement le mineur récalcitrant ; je descends le conner de son siège ; je scie l'échafaudage révolté ; je brûle le tramway ; j'arrête les trains ; je menace, je pétrole, je ruine, je tue !...

Je suis... la grève !...

C'est moi qui promets tout et ne tiens rien. Ce que je donne d'une main à l'ouvrier producteur, je le reprends de l'autre à l'ouvrier consommateur... j'augmente de quelques centimes les salaires d'aujourd'hui, mais je n'empêche jamais l'ouvrier vainqueur d'être chassé demain par le vaincu d'hier...

Et pourtant, tous m'écoutent quand je crie : "Venez à moi, vous tous qui peinez !... Levez-vous, noirs travailleurs de la houille, armée colossale des exploités, forcés des ateliers, venez !... je vous donnerai la tâche facile et le gain énorme, venez !... et de vous tous je ferai des patrons plus heureux que vos patrons actuels, car vous aurez les bénéfices sans les responsabilités... vous gagnerez toujours et ne pourrez jamais perdre... vous moissonnerez vos fortunes dans le jardin des autres... Venez !... Dans la lutte des classes, le dernier mot, c'est la Force ; et moi, je suis la Force... car je suis l'Inertie géante, le monde social étouffant l'atome patronal ; je suis la rouille envahissant les machines ; l'eau inondant les mines ; l'abîme entre celui qui fabrique et celui qui consomme. Je suis la ruine pour tous... pour l'ouvrier et pour le patron... l'herbe ne croît plus où j'ai posé le pied... je suis la Grève !...

Je suis la Grève, née parfois d'une situation poignante, misérable, à en faire pleurer... née de la grande pitié des choses ouvrières, où le sang est mélangé au vin frelaté des cabarets, et les raisons touchantes, mille fois justes, aux prétentions ridicules et aux mesquines vengeances des ateliers.

Parfois je nais d'une bêtise, d'un malentendu ; mais le plus souvent d'une conception politique, dans laquelle l'ouvrier n'est plus qu'un malheureux pion qu'on pousse sur l'échiquier international qu'on berne, qu'on plaisante, qu'on excite, qu'on exploite et qu'on rejette ensuite avec mépris comme une orange sucrée dont les débris feront glisser le passant.

Mon berceau, c'est la table vineuse des mastroquets ; je refuse le pain, mais je donne l'absinthe à discrétion ; on cherche ma formule au milieu de la fumée des pipes, et la "Carmagnole" est mon cantique !...

C'est moi, la Grève... "grande Espérance moderne" du monde devenu païen la déesse rouge, qui sourit sinistrement au milieu des ouvriers esclaves des Loges, et affamés par la Franc-Maçonnerie, comme on affame des chiens à la veille d'une formidable curée.

Qui comptera les larmes que j'ai fait couler, les ménages que j'ai désunis, les usines que j'ai fermées, le sang que j'ai versé !...

C'est moi qui ai fait passer en Italie le tiers du transit de Marseille.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

AREBOURS (A L'). — Ne saurait remplacer la locution adverbiale A REBOURS. Au lieu de dire : Ne marchez pas A L'AREBOURS, dites : Ne marchez pas A REBOURS.

ARECHE. — Ce mot est employé à tort pour ARETE. Ne dites pas : Ce poisson est plein d'ARECHES, dites : Ce poisson est plein d'ARETES.

ARGENT. — N'est pas un nom féminin, mais un nom masculin. Ainsi, ne dites pas : LA MAUVAISE ARGENT est rare, mais dites : LE MAUVAIS ARGENT est rare.

ARGENTE. — Est un archaïsme qui a plus de saveur que maints néologismes à la mode, lorsque ce mot est employé dans le sens de RICHE, BIEN POURVU D'ARGENT. Mais, dans ce sens, il doit être banni du bon français. Au lieu d'appeler

vos voisins "un homme ARGENTE", dites, par exemple, "un homme RICHE".

ARGOT. — Un coq a des ERGOTS, mais non des ARGOTS, aux pattes.

ARMANA. — Jamais ce mot ne pourra à bon droit remplacer ALMANACH. Ne dites pas : Mon nom est dans l'ARMANA des adresses, mais dites : Mon nom est dans l'ALMANACH des adresses.

NOTA BENE. — Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, répondre promptement aux questions relatives à certaines fautes de français qui nous sont soumises. Cependant, nous espérons satisfaire peu à peu tous nos correspondants, car nous prenons note de leurs remarques.

L'EDUCATEUR.

...C'est moi qui ai volé à Lyon le monopole des soies, et au Nord la vente des dentelles...

...C'est moi qui ai fait passer en Amérique la fabrication des tôles et des rails.

...C'est encore à cause de moi que, depuis cinq ans, les grandes compagnies de chemin de fer vont acheter leurs locomotives en Prusse et aux Etats-Unis... Je fais fuir partout le travail hors de France. Je force les grandes fonderies nationales à émigrer, et pendant que le Creusot se prépare à plier bagage — par une suprême plaisanterie — j'attire chez vous les Italiens, les Belges et les Suisses, qui vous râflent au nez les miettes qui restent...

Je suis la Grève, la déesse inféconde : je ne vis que pour détruire, car je m'appelle "la Haine", et l'amour seul enfante. J'arrache, chaque mois, le travail des mains de 12,000 ouvriers français ; en "ce seul mois de décembre", j'ai fait dans 25 départements la répétition du grand chambardement social... Pendant que ton député s'amuse à découdre la pauvre robe de bure d'un Capucin et se demande avec effroi si la France n'est pas perdue, parce que des religieuses s'associent pour prier pour moi, la Grève, moi qui m'appelle Montceau-les-Mines, le Creusot, Vatrin Fourmies, j'associe toutes les haines, je sonde toutes les convoitises, j'exalte toutes les passions, et, à la formidable armée ouvrière, je montre le capital et je lui dis : Va... va, ouvrier !... frappe de plus en plus fort sur la branche patronale qui te soutient !... Plus de patrons, donc plus d'ouvriers !... l'égalité dans la ruine. Vive la misère !... le chaos, le néant... Vive le son... du canon !...

Et moi, la Grève, il n'y a qu'un être qui puisse m'arrêter... un seul !... Et ce n'est ni la Loi, ni la Chambre ni le Sénat, ni rien au monde !... C'est la parole éternelle de Celui qui a dit à l'Océan : "Tu n'iras pas plus loin !" C'est... le voyez-vous là-bas !... ce malheureux, ce misérable, ce Crucifié qui s'obstine, par-dessus ma voix terrible et géante, à faire entendre du haut de la croix sa plainte monotone et douce : "Aimez-vous donc les uns les autres !..."

PIERRE L'ERMITE.

UNE ÉVICTION EN IRLANDE

(Voir gravure).

La triste scène que nous reproduisons appelle l'attention sur la situation de l'Irlande. Cette situation, il appartient au roi Edouard VII de la modifier. Trop d'Irlandais sont déjà morts de faim, trop de paysans ont été chassés comme fermiers des terres dont on avait dépossédé leurs ancêtres. La rapacité impitoyable de certains landlords, jouissant des propriétés enlevées jadis par la force, rencontre trop de désapprobation dans le monde civilisé pour qu'un tel état de choses puisse perdurer.

Que demandent, en somme, les Irlandais ? Le "Home Rule", c'est-à-dire le gouvernement local indépendant, ce qui paraît tout naturel. Ils veulent, de plus, la solution de la question agraire par l'expropriation forcée, contre remboursement, des grands domaines, afin de remettre la terre

dans la possession du paysan. L'Irlande veut aussi une université catholique où les jeunes gens qui sont destinés à former plus tard les cadres de la nation, puissent aller chercher une instruction supérieure qui ne soit pas en contravention avec leurs principes religieux.

Tels sont les points principaux du programme irlandais. Ils n'ont rien de révolutionnaire, si l'on tient compte que le second point, la cession obligatoire des terres par les grands propriétaires aux paysans, à certaines conditions, est déjà en pratique dans l'administration locale anglaise.

Souvent le paysan irlandais n'arrive pas à comprendre pourquoi il lui faut payer des fermages exorbitants, même par un temps de famine, d'immeubles dont il pourrait justifier la légitime jouissance. De là, souvent, des scènes dans le genre de celle que nous reproduisons. On comprend aisément que de semblables exécutions ne se pratiquent qu'au milieu d'un grand déploiement de forces. Les paddys, sans cela, unis dans leur haine de l'Angleterre, auraient vite fait de rendre les représentants de l'autorité inoffensifs.

POSTE EN FAMILLE

Jean Suie. — Nous aimons connaître, non pour les divulguer, les véritables noms de nos collaborateurs. Dont avis.

R. Heine. — Nous vous conseillons d'écrire votre "conte" en prose, car vous ne paraissez pas encore assez familier avec les règles rigides de la prosodie française.

A nos collaborateurs. — Soyez indulgents si vos essais ne sont pas toujours publiés aussi tôt que vous le désirez. Chacun aura son jour.

PRIS !

(Voir gravure)

Pris ! il est bien pris, le petit canard que poursuivait depuis longtemps la fillette aux yeux vifs, au minois frais et souriant. Oh ! ce n'est pas qu'elle veuille lui faire du mal : loin de là ! elle veut caresser doucement de sa main enfantine le fin duvet qui enveloppe le jeune palmipède.

Quelle joie, d'ailleurs, éprouve l'enfant à entendre les coin ! coin ! du timide canardeau !

Si ton ami est malheureux, va le trouver ; quand il est heureux, attends-le.

* * *

Un seul charbon ardent met en feu tous les autres.

* * *

Quand on a le goût faux, c'est une pauvre qualité d'être sincère.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1

LA GRÈVE DES DÉBARDEURS

Les quotidiens sont remplis de nouvelles relatives à la grève des débardeurs du port de Montréal.

L'événement le plus saillant de la semaine qui vient de s'écouler est sans contredit l'appel de la milice sous les armes.

C'est mardi soir, vers huit heures, que nos militaires commencèrent l'occupation du port, ayant la mission de maintenir l'ordre sur les quais et de protéger la propriété ainsi que la liberté du travail.

Les "Prince of Wales Fusiliers", au nombre de 50, sont commandés par le capitaine Laurie et les lieutenants Clarke et Howard.

Les "Royal Scotts", au nombre de 60, sont commandés par le major Abbottson et les lieutenants Modsley et Macferon.

Fort de 175 hommes, le 65^e bataillon est commandé par le major Ostell.

Les "Victoria Rifles" occupent l'ouest de la Place Jacques-Cartier, tandis que les Hussards font la patrouille générale le long des quais.

Afin de mettre nos lecteurs au courant de la situation, nous publions ci-dessous le témoignage des parties intéressées.

Voici d'abord la version des arrimeurs et des armateurs. Les compagnies de navigation ont soumis le mémoire suivant :

"Le désir de toutes les compagnies de navigation est que la ville leur accorde une protection suffisante.

"En face des faits connus de tous que des cas d'intimidation se répètent chaque jour et que les travailleurs sont arrachés violemment de leurs occupations légales, nous regrettons de constater que Son Honneur le maire avait pourtant considéré comme raisonnable et suffisante la mesure de protection qui nous avait été donnée jusqu'ici.

"Plus que cela, les autorités civiques ont permis aux grévistes de se repandre par bandes nombreuses dans les rues et sur les quais, dans le but d'intimider ceux qui travaillent.

"Des groupes considérables surveillent en outre les divers navires pour mettre obstacle au travail indépendant de ceux qui consentent à se mettre à l'ouvrage.

"Bien qu'on n'ait eu à enregistrer encore que peu d'actes de violence, c'étaient là des offenses criminelles que la police de Montréal aurait dû empêcher.

"Toutefois, en dépit de ce qui s'est passé déjà, on n'a fait ni tenté de faire aucune arrestation.

"Si le droit des travailleurs est ainsi violé, par intimidation et violence, il en résultera un dommage incalculable, non seulement pour le port de Montréal, mais pour tout le public en général ; et si la cité ne prend pas les moyens d'empêcher ces abus, nous devons faire appel à l'intervention d'autres autorités.

"Les armateurs et les arrimeurs n'ont jamais refusé de rencontrer des délégations de leurs employés ou des débardeurs "bona fide", mais ils ne consentiront pas à se laisser dicter leur conduite par des agitateurs de profession venus de l'étranger.

"Les arrimeurs sont prêts à employer indistinctement des unionnistes ou des non-unionnistes. Ils paient indubitablement des salaires raisonnables, et tout ce qu'ils demandent, c'est de pouvoir gérer leurs affaires indépendamment de l'intervention étrangère."

D'un autre côté, M. O'Neil, organisateur de l'Union Internationale des Débardeurs, a soumis à peu près la version suivante :

Les débardeurs ont toujours été en faveur de la conciliation. C'est un principe qu'ils ont toujours reconnu.

Ils n'ont jamais pu rencontrer les patrons pour traiter de la question qui est rendue aujourd'hui à un point si sérieux. Toutes les circulaires et les lettres qu'ils leur ont envoyées sont restées sans réponse. Ils ont toujours été ignorés par leurs patrons.

Ils veulent 27½ centins de l'heure. Les patrons eux-mêmes admettent que ce prix est raisonnable. Pourquoi ne le paient-ils pas tout de suite ? Ils savent bien que si on les fait attendre à l'automne pour leur payer ces 2½ centins réservés, ils ne les auront jamais. Les patrons les renverront



CROQUIS D'UNE SCÈNE QUI S'EST DÉROULÉE PRÈS DU "MONTEREY"

avant la fin de la saison, et feront en sorte de ne jamais leur payer cette réserve. Il y a d'autres moyens que cela de protéger les ouvriers de Montréal. L'Union n'acceptera jamais ces conditions. Ils sont 3,000 membres, qui ne broncheront pas.

La conciliation est donc inutile. Cependant, ils ne causeront aucun trouble.

Voilà, brièvement exposées, les prétentions des deux camps adverses.

NOTRE MUSIQUE

Cette jolie pièce caractéristique, d'une assez grande difficulté de doigte, est formée par un dialogue continu entre deux parties (l'une placée dans

le médium, l'autre à l'aigu), se parlant, se répondant et causant amicalement de mille choses évidemment agréables et tendres. Une grande partie de son charme (abstraction faite de la valeur mélodique), vient de l'accentuation délicatement "lourée" par le jeu du poignet. Bien assouplir les bras et "tenir la touche" de très près. Enfin, faire "chanter" la phrase en donnant à l'accompagnement toute la légèreté voulue.

On se trouvera bien de travailler tout d'abord ce morceau "en force" et avec beaucoup de lenteur, en "enfonçant profondément la touche". Lorsque ce premier travail d'"ébauche" sera terminé, et le morceau parfaitement su de mémoire, dans le mouvement "lento", on pourra, tout de suite, l'attaquer dans le mouvement indiqué et avec toutes les nuances.

UN COUPLE GÉANT

Ed. Beaupré, le géant canadien, dont la taille prodigieuse a émerveillé les Montréalais, il y a deux ans, vient de rentrer dans notre ville, accompagné de sa femme, encore plus grande que lui.

Beaupré lui-même a grandi depuis d'un quart de pouce, et sa taille est aujourd'hui de 7 pieds, 10 pouces et trois quarts, tandis que celle de sa femme est de 7 pieds, 11 pouces et demi.

voilà un couple unique au Canada, sinon dans le monde entier.

BIEN EMBARRASSE

Si l'on n'avait pas le BAUME RHUMAL, comment chasserait-on les rhumes, si faciles à attraper ?



Le géant Beaupré et sa femme comparés à une personne de moyenne taille

UN ACTEUR POPULAIRE PALMIÉRI

Sous le pseudonyme de Palmiéri, nous applaudissons tous les jours un de nos compatriotes, aujourd'hui l'un de nos meilleurs artistes, qui fut, avec MM. Petitjean et Godeau, l'un des fondateurs du Théâtre National Français à Montréal.

C'est au Monument National qu'il débuta, il y a déjà cinq ans, dans le rôle de Palmiéri de "Martyre"; et c'est pour consacrer l'immense succès qu'il obtint à ce début qu'il garda pour la scène le nom du personnage qu'il venait d'incarner d'une façon si brillante.

Depuis, nous l'avons vu dans toutes les entreprises de théâtre français qui se sont succédées, aux Variétés, à la Renaissance, et enfin, au Théâtre National Français. On peut affirmer que M. Palmiéri est le plus populaire et le plus goûté de nos artistes. Citer ses créations serait trop long, mais il en est quelques-unes de remarquables qui méritent une mention particulière. Mentionnons parmi celles-là — le père Mathis, du Juif-Polonais, le vieux Rabbín de l'Ami Fritz (deux chefs-d'œuvre d'Erkman Chatrian), et le petit Pierre des deux Orphelines.

Monsieur Palmiéri est un artiste de composition; tout est nuancé chez lui, pas de monotonie. Une diction claire, une voix chaude et vibrante, une mimique expressive et un geste sobre toujours bien approprié. Nous l'avons vu rester une demi-heure en scène, tout seul, et tenir l'auditoire suspendu à ses lèvres, sans que, pas un instant, il ne se trahît dans le public une distraction ou une lassitude.

C'est un comédien d'école, s'inspirant des maîtres, aimant son art et le perfectionnant sans cesse. C'est de plus un chercheur qui s'acharne à faire vrais les personnages qu'il interprète, et qui n'hésite pas à consulter documents sur documents pour nous apporter, à la scène, la réalité prise sur le vif. C'est dans les études ardues que l'on juge les bons artistes, et M. Palmiéri est de ceux qui savent étudier.

Terminons cette courte esquisse par une indiscretion. C'est Monsieur J.-S. Archambault, L. L. B., qui se voile modestement sous le nom de Palmiéri.

Né à Terrebonne, M. Archambault est à peine âgé de trente ans. Après avoir fait de fortes études classiques au collège de Saint-Laurent, il commença à suivre les cours de droit à l'Université Laval. Mais, dès qu'il constata que le théâtre offrait une carrière professionnelle où l'on pouvait honorablement gagner sa vie, il entra dans l'arène, où il a déjà remporté d'immenses succès.

M. Archambault est actuellement régisseur au Théâtre National Français, et l'avenir semble lui sourire plein de promesses.

LIEUTENANT-GOUVERNEUR D'ONTARIO

M. Wm. Mortimer Clark, avocat, ayant plus de quarante ans de pratique à son crédit, vient d'être choisi par le gouvernement fédéral pour recueillir la succession de feu sir Oliver Mowat, en qualité de lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario.

Né en Ecosse en 1836, il est âgé de 67 ans; il vint au Canada en 1850. Il fut reçu avocat à Toronto, en 1861, créé conseil de la reine en 1887. Depuis 1880, président du bureau de l'université presbytérienne,



M. J.-S. ARCHAMBAULT, (Palmiéri)



W. MORTIMER CLARK
Le Nouveau Lieutenant Gouverneur de la Province d'Ontario

directeur de l'Université de Toronto, membre du bureau de l'Institut des incurables, membre de la Société Saint-André. Son épouse est fille de feu John Gordon, président du chemin de fer Toronto, Grey and Bruce.

Nos compatriotes de la province soeur paraissent satisfaits de cette nomination.

L'AEUL

Il était vieux, cassé par les ans, aveugle, pauvre, grand-père...

Souvent, s'appuyant sur mon bras, il allait à pas lents, là-bas, au vieux cimetière où depuis longtemps reposait l'aieule.

A genoux, près de la tombe, il priait, rêvant aux jours passés, et les larmes jaillissaient de son oeil tout voilé...

Puis, il se relevait, il avait causé avec l'absente, il était plus calme et revenait par le bois...

Le bruit de la forêt, le tapage poétique des ruisseaux, l'orchestre harmonieux des oiseaux, mettaient comme du soleil dans le coeur du vieillard...

Et grand père, au milieu de tant de vie, ne pensait presque plus à la mort...

L'été, lorsque l'ombre s'en venait, lente, fraîche, avec ses assoupissements, il aimait à rester sur un vieux banc, devant la maison, et si, dans le silence de la nuit qui tombe, le rossignol faisait entendre un dernier chant, le bon vieux l'écoutait avec amour...

Après avoir entendu la romance, l'aveugle regagnait la porte en fredonnant un refrain de jadis, il oubliait un moment ses douleurs, et, pour une fois encore, le sourire revenait sur ses lèvres...

Alors, ma mère s'approchait de lui, toute heureuse, il nous embrassait, caressait nos fronts longtemps, comme pour deviner nos visages, et murmurait: Mes amis, je suis content... Ce soir, le rossignol a si bien chanté!

Mais l'hiver arriva, et le chanteur cessa la musique... Grand-père ne vint plus s'asseoir sur le vieux banc, mais, triste, sans parler, il resta près du foyer, se chauffant au feu qui pétillait gaiement, mais sans apercevoir la flamme brillante qui vous donne la gaieté et la belle humeur...

Et de son pauvre oeil noyé coulaient par instant des larmes...

L'hiver fut long, froid, terrible même, et grand-père mourut...

Nous l'amions tant; nous pleurâmes bien fort!

Lorsqu'à mon tour je vins embrasser le cher mort pour la dernière fois, je vis qu'un doux sourire éclairait son visage; on eût dit qu'il sommeillait et qu'au ciel il entendait chanter le rossignol aimé...

Quelques jours après, je fus au champ du repos prier pour l'aieule disparu...

C'était au retour des beaux jours, la nature reprenait son manteau de verdure et de fleurs, tout resplendissait au soleil: le rossignol avait si bien chanté la veille! Autour de la tombe, défiant la tristesse du saule et du cyprès, s'épanouissaient de beaux louis d'or et bleus myosotis, qui semblaient dire, non plus: "Pense à moi", mais "Pense à eux!" Et voilà que, tout à coup, j'entendis la voix de jadis, la voix, que le vieillard aimait tant; c'était un peu plus triste que par le passé, car, pour charmer les morts, le musicien ailé alanguissait sa voix...

Et tous les jours, le rossignol vint chanter sur la tombe de grand-père!

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

Sous la présente rubrique nous publierons les essais inédits des jeunes littérateurs qui voudront bien nous honorer de leur collaboration.

A cette page n'auront accès que des compositions originales, courtes et bien bâties.

Les jeunes écrivains des deux sexes sont invités à collaborer à l'œuvre nouvelle, qui, nous l'espérons, sera couronnée de succès.

De temps en temps nous proposerons des sujets de composition, qui feront l'objet de tournois intellectuels.

Tels concours ne manqueront pas d'exciter le plus vif intérêt.

BONJOUR

A Théodore Botrel.

Bonjour, bonjour ! Par toi la France
Vient voir si ses fils canadiens,
Après de longs jours de souffrance,
Sont aussi français que les siens.

Tu viens de la lande bretonne
Où, pour endormir son petit,
La mère tendrement fredonne
Des chants pareils à ceux d'ici.

Sans tarder, cousin, vite, donne,
Donne-moi ta loyale main,
Que je la serre à la bretonne :
C'est la façon du Canadien !

C.-MARS.

LE LANGAGE DES FLEURS

Vous croyez, peut-être, que les fleurs sont faites uniquement pour nous charmer par leurs vives couleurs, leurs formes délicates et gracieuses, pour nous enivrer de leurs parfums, pour susciter en nous des pensées d'admiration et de reconnaissance envers leur Auteur ?

Erreur : elles ont un autre usage.

Connaissez-vous le langage des fleurs ?

Autrefois, le lis était le symbole de la pureté, et la rose était un emblème mystique ; aujourd'hui, un jeune homme et une jeune fille peuvent se dire mille fadaïses, sans autres intermédiaires que ces fleurs.

Les pauvrettes !

Elles, qui sont toutes naturel, toutes grâce et toutes simplicité, les obliger à parler de flamme et de feu, aussi faux que faux et absurdes.

C'est tout de même amusant, cette manière ridicule et précieuse de ne pas se dire ce que l'on pense, qui fait songer au temps où l'on "voiturait les commodités de la conversation".

Voyez cette belle enfant, qui épingle gracieusement un bouquet, choisi avec goût, sur le revers de l'habit de son cousin : que lui dit-elle ?

"Amour violent..."

Il détache une fleur et la lui remet : c'est bien gentil de sa part ; elle semble le croire, du moins, puisqu'elle l'invite coquettement à la fixer lui-même dans l'opulente chevelure.

Quel joli effet, n'est-ce pas ?

Non : amour partagé...

Seront-ils satisfaits du partage ?

Il a des doutes, il est jaloux : pourquoi ne pas se rassurer tout de suite quand il a un moyen si facile ?

Une fleur est vitement cueillie, offerte — combien galamment, — et acceptée.

Fidélité à la mort...

Est-ce fini ?

Eh ! bien, non : on recommence.

Il paraîtrait que ça ne perd pas de son charme. Ça épargne certainement beaucoup de paroles : est-ce que ça n'exempterait pas, aussi, de penser ?...

Certaines tribus ont, dit-on, des usages qui se rapprochent de cette coutume. — La civilisation n'est, décidément, qu'un retour vers la barbarie.

FÉRVANT.

LES TROIS ÉTOILES OU LÉGENDE DES STELLAIRES

L'Univers est créé. Le Paradis terrestre, orné de verdure et de fleurs, riche en fruits, en animaux de toute sorte, attend avec impatience le Roi de la Création, l'Homme.

S'écarter de la route d'argent, d'azur et d'or que le Créateur leur a tracée au Firmament, trois jeunes Etoiles, trois soeurs, Alsine, Holostée et Morgeline, forment le projet de visiter la Terre pour en admirer de plus près les richesses et les beautés.

Afin de quitter inaperçues le palais féérique du Firmament, les trois soeurs, d'accord, choisissent l'instant où l'Astre du jour se cache complètement dans les profondeurs de l'Horizon et, s'enveloppant du sombre manteau de la Nuit, bras dessus, bras dessous, elles filent à travers les espaces, en droite ligne vers la Terre. Le chemin sera long peut-être, mais qu'importe ?

Les voyageuses célestes se montrent du doigt, en frissonnant, le vieux et vorace Saturne, dont elles admirent néanmoins le gigantesque anneau ; passent auprès du bouillant Mars, qui fait mine de les poursuivre ; s'inclinent devant l'imposant et majestueux Jupiter ; saluent de leur plus gracieux sourire la brillante, coquette et toujours belle Vénus, et, plus bas, envoient du bout de leurs doigts de flamme et d'or, d'aimables baisers à la douce Phébé, surprise de les voir si près d'Elle ; puis, planant au-dessus du Paradis terrestre, les trois Etoiles descendent hardiment, effleurant à peine de leurs pieds légers, le sol du magnifique Jardin destiné à l'Homme ; se débarrassent du manteau de la Nuit ; brillent de tout leur éclat, respirent avec délice le parfum suave des Fleurs, en admirant les fraîches et brillantes corolles ; caressent le Lion, le Tigre et une foule d'animaux accourus charmés au-devant d'Elles ; cueillent sans plus de façon les fruits savoureux dont les Arbres de l'Eden sont surchargés ; s'étonnent à la vue de l'Arbre étrange du Bien et du Mal, dans les branches auquel se tapit l'Amour espiègle déjà à l'affût ; arrivent enchantées aux sources du Tigre et de l'Euphrate et, relevant gracieusement le bord de leur robe de feu, d'argent et d'or, plongent avec ivresse leurs pieds nus légèrement voilés de poussière, dans l'eau limpide et transparente comme le cristal, riant, devisant gaiement entre Elles.

Trois jeunes Zéphyr, trois frères, qui sommeillaient tout près, au milieu des Roseaux, réveillés par les notes argentines de ces voix insolites, jettent les yeux sur les trois Soeurs, et, émerveillés de leur rayonnante et céleste beauté, s'approchent et, sans bruit, caressent de leur douce haleine le front aureolé et candide, la chevelure de soie et d'or des trois Etoiles interdites ; murmurent à leurs oreilles surprises de si douces, si tendres, si délicieuses choses, que les trois Voyageuses, ravies, se jettent dans leurs bras, oubliant pour toujours, sous leurs tendres caresses, le Palais féérique du Firmament, leur Patrie.

De l'union des trois brillantes Etoiles avec les doux et charmants Zéphyr, naquirent trois des plus intéressantes familles des "Caryophyllacées" qui enchantent par leur éclatante blancheur, leur précocité, et brillent comme des étoiles, en se cachant en vain sous les épines et dans les haies.

Les Botanistes, qui n'ignoraient pas la légende, ont désigné sous le nom général de "Stellaires" (Etoiles) ces trois Familles qui produisent l'Alsine modeste, la Morgeline ou le mouron blanc, si cher aux oiseaux de volière, surtout aux seins babilards, et enfin, l'Holostée ou bec d'oiseau, dont les fleurs blanches un peu rosées se penchent tristement, après la floraison, comme pour pleurer la splendide et incomparable Firmament, déserté par leur Mère.

Telle est l'origine des Stellaires.

AUGUSTE CHARBONNIER.

L'ABSENCE

(A Alphonse L.)

Revoir les êtres aimés, pour les perdre un instant après, c'est bien plus souvent aigrir la blessure que la cicatriser.

LACORDAIRE.

Dans le noir tourbillon de sa fumée épaisse
Le barbare wagon t'emportait loin de moi,
Tandis que, naufragé, perdu sur la falaise,
Triste, je suis resté, l'âme pleine de toi.

Quand les sourds roulements de la locomotive
Se furent tus devant les tic-tac de mon coeur,
Comme une pauvre épave allant à la dérive,
J'ai, seul, pris le chemin de ma prison, rêveur.

Je me rappelai tout : les rires de l'enfance,
Les doux épanchements de la sainte amitié,
Les plaisirs partagés doublant la jouissance,
Et les moindres fardeaux allégés de moitié.

Et tous ces souvenirs, se levant dans mon âme,
Rendirent plus amer le cruel lendemain,
Mais cette âpre douleur, bien loin que je t'en blâme,
Je l'aime et je voudrais la revivre demain.

JEAN SUIE.

Sainte-Thérèse de Blainville.

FATIGUES ET JOIE

Il est dix heures du soir.

Chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre, les deux pieds sur un tabouret, près de la fournaise qui ronfle, le docteur humé avec délices de grosses bouffées qu'il tire lentement de sa longue pipe. Il tient dans ses mains le journal de la veille, mais il ne le lit pas. De son oeil attendri il contemple tantôt le petit lit où repose à poings fermés un gros bonhomme de trois ans, à la figure étincelante, et dont l'abondante chevelure est répandue sur les épaules ; tantôt il reporte les regards sur sa compagne dévouée, qui de ses doigts agiles façonne du petit linge pour une pauvre du quartier.

Un abat-jour de soie tamise la lumière de la lampe, et dans cet atmosphère on respire le bonheur.

Dehors, c'est la tempête. Depuis deux jours le vent souffle avec rage. La neige s'abat avec fracas dans les vitres. Le thermomètre marque zéro. L'obscurité est complète. C'est un temps à ne pas mettre un chien dehors.

— Quel temps ! dit tout à coup la femme, pendant que les vents déchainés font trembler la maison. J'espère qu'au moins, cette nuit, on va te laisser dormir tranquille.

— Oh ! ne t'inquiète pas, personne ne s'avisera de venir me chercher par un temps pareil. D'ailleurs, tu sais, je n'irais pas, fût-ce pour Monsieur, car, enfin, ce serait mettre sa vie en péril par une nuit comme celle-ci.

Le docteur n'avait pas fini que ding ! di-ding ! ding... ding !... quelqu'un sonnait avec vigueur. Bientôt un paquet de neige, au fond duquel on voyait reluire deux yeux, entra comme une bombe dans la maison.

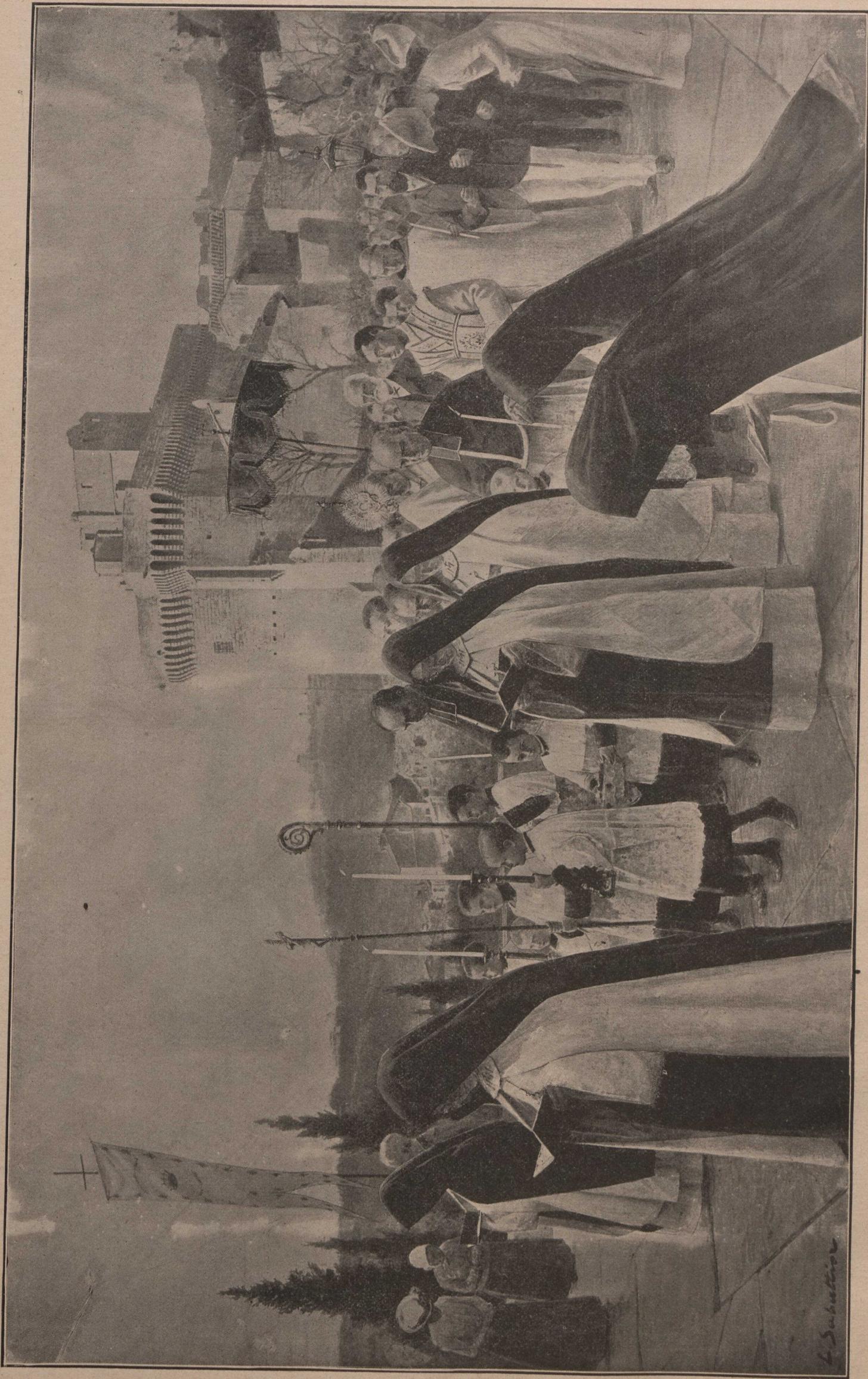
— Ah ! docteur, quel temps ! M'semblait qu'il arriverait d'in temps comme ça... Allez-vous pouvoir venir, docteur ? Vous savez, ces choses-là, ça se r'tarde pas. Ah ! les Sauvages, ça, c'est leur temps. Et pi, c'est que ça presse, docteur.

Le docteur ne songe plus à sa résolution, ni à Monseigneur, mais il s'habille à la hâte, et, à la grâce de Dieu, il part avec cet homme !

Je l'ai revu deux jours après, toujours souriant et l'air heureux. Il s'était gelé le nez, avait versé quatre fois dans la neige, fait près d'un mille à pied, mais il avait soulagé une malade, et de ses mains quasi-sacerdotales et que le gros public ne sait pas toujours assez respecter, il avait fait couler l'eau sainte sur le front d'un nouveau-né menacé de mort.

Et c'est avec attendrissement qu'il me disait : "Si notre profession nous apporte bien des déboires et bien des fatigues, surtout à la campagne, on ne peut pas nier qu'elle comporte aussi ses joies."

S.-C. VINCY.



LES COUVENTS QUI SE FERMENT EN FRANCE.— Avant le départ pour l'exil : la dernière procession autour du monastère du Fort-Saint-André

CAUSERIE SUR LA MODE

Ainsi que je vous le disais dans ma dernière causerie, les blancs et noirs vont être très portés. On en voit dans les mousselines, les linons et les légères soies lavables, des combinaisons charmantes. Même dans les dentelles, on a adopté ce mélange de noir et blanc, et c'est d'un effet tout à fait élégant. Nous admirerons, cet été, des robes de mousseline blanche entièrement garnies de dentelle noire, guipure ou Chantilly. Va sans dire que ces toilettes ne seront pas aussi commodes, pour le blanchissage, par exemple, que la classique robe toute blanche; mais combien elles seront, par contre, originales et distinguées!

Les guipures ivoire, champagne ou beige se verront aussi sur la mousseline blanche et feront un très heureux effet. Rien de plus chic qu'une de ces grandes étoiles de dentelle sur une robe entièrement couleure de lis.

Les deux toilettes que nous illustrons sur cette page ne sont pas aussi fragiles et sont plutôt de toutes saisons. N'empêche qu'on les trouvera remarquablement gracieuses. Il faut bien que, parmi la garde-robe estivale, prennent place ces vêtements un peu moins légers, la température a tant de caprices, et surtout, pour celles qui s'en vont au bord de la mer ou à la campagne, il faut se souvenir que les journées fraîches sont presque aussi fréquentes que les journées très chaudes. Il est donc bon de se munir, non seulement de robes légères et fragiles, mais encore de quelques toilettes étoffées et plus résistantes, toujours jolies, quand elles sont seyantes de nuances et de formes. Les étamines de laine, les mohairs et les tissus dits éoliens sont à la fois légers, confortables et pratiques. Il s'en vend de très jolis dans toutes les teintes et agrémentés de petits points blancs, qui les font paraître fort coquets.

* * *

La lingerie est une des plus importantes parties de la toilette féminine. Et cela même au point de vue de l'élégance, car ce n'est pas seulement la robe qui contribue à la sveltesse, à l'élégance de la ligne, tous nos vêtements intimes, depuis la chemise jusqu'au jupon, doivent être combinés selon les exigences de la mode.

Les tissus employés pour la confection de notre linge de corps doivent donc être souples, légers, de façon à ne point nous grossir inutilement: batiste de coton, lawnsdale, percale, etc., sont les plus appropriés.

Les nouveaux genres, dit un journal français qui s'occupe spécialement de ces questions, sont plats; à part les "chemises bébés" et celles à volants, bien faites pour avantager les poitrines pas suffisamment opulentes, on se contente de resserrer l'ampleur par une coulisse ou plus joliment par un ruban qui passe dans des œillets ou dans un trou-trou.

Les chemises doivent être — comme tout ce qui nous habille, du reste — combinées en vue de la corpulence de la personne à qui elles sont destinées; elles seront largement cintrées à la taille;

souvent une couture au milieu du dos permet d'obtenir presque ajustement.

Les chemises de nuit sont actuellement prêtes à mille coquetteries; elles sont, non seulement gracieuses, mais élégantes autant qu'on peut le désirer. Les combinaisons les plus variées sont admises; on arrive à de ravissants effets par le simple travail de l'aiguille: petits plis et jours, voilà les notes dominantes, sans exclure dentelles et broderies.

Les manches de chemise ou de cache-corset ont complètement disparu, une simple dentelle ou une broderie entoure seulement l'emmanchure.

Les modèles que nous donnons plus loin ne manqueront pas sans doute de plaire à nos lectrices, et de leur inspirer quelques jolies et peut-être nouvelles idées pour confectionner leur lingerie. Qui sait si, parmi celles qui me lisent, il ne se trouve pas bon nombre de petites fiancées dont les doigts mignons font courir l'aiguille à travers les fins tissus, où les ciseaux tantôt ont coupé chaque pièce du trousseau.

Souvent ce sont de vrais ridicules de tous points semblables aux vôtres, Mesdames, avec cette seule différence qu'ils sont confectionnés en satin, en peau de soie, en soie liberty, en taffetas, en lousine de teinte blanche ou crème. On les fait aussi volontiers en peau: peau de daim, de chamois ou de chevreau, qui se travaille comme le plus vulgaire tissu; on brode la peau, on la couvre d'applications, on la découpe et aussi on emploie pour son enjolivement la peinture et la pyrogravure, ceci est une question de goût personnel; on arrive à créer de véritables petites merveilles vraiment artistiques, et c'est un cadeau qui fait certes toujours plaisir à la fillette, que celui d'un sac qui, après avoir servi d'aumônière le jour de la première communion, pourra par la suite donner asile à l'éventail et à la lorgnette.

Les modèles courants sont en soie unie sur laquelle on brode une branche de fleurs: gui, lys, marguerite, muguet, etc., ou bien, comme le représente le dessin ci-contre, une aumônière en soie blanche de forme gracieuse que l'on recouvre

de mousseline de soie froncée, le haut du sac est serré par un ruban de satin blanc qui se noue sur le dessus, où il forme un flot avec pans; il doit être laissé assez lâche pour permettre de passer la main; à l'envers on mettra un caoutchouc. La partie supérieure étant bien fournie, c'est alors un vaporeux nuage de mousseline de soie, au bord duquel on peut encore ajouter une mignonne ruche semblable à celle qui contourne le sac.

L'aumônière ne sera pas de grandes dimensions, puisqu'il faut seulement que la fillette puisse y enfouir à l'aise son petit mouchoir, sa bourse en argent ou celle en cuir blanc, et quelques menus objets.

Toutes nos lectrices savent sans nul doute faire un ruché de mousseline de soie, mais à l'intention des fillettes qui voudraient confectionner elles-mêmes, pour une de leurs petites amies, l'aumônière dont nous leur donnons le modèle, nous dirons qu'il faut couper des bandes en droit fil auxquelles on donne environ trois pouces, si l'on désire un ruché de un pouce et quart de haut.

On fait un petit rempli très étroit, et l'on plie la mousseline de manière qu'en prenant le rempli, on passe un fil de fronces au milieu de la ruche.

Une largeur de mousseline, c'est-à-dire 42 pouces, donne un ruché de 18 pouces environ.

HYGIÈNE ET BEAUTÉ
DE LA BEAUTE DES
MAINS

Voilà une question à l'ordre du jour. La mode des mitaines en dentelle, remplaçant le gant, oblige à soigner les mains d'une façon toute spéciale. Le chevreau et le suède n'offrent plus leur abri protecteur, c'est un supplice pour les coquettes de



ROBE EN PLUMETIS CIEL GARNIE D'ENTRE-DEUX, CEINTURE DE SATIN CLAIR. — Robe de drap gris garnie de biais de ruban grenat et de piqûres. Jupe garnie de biais noir. Bous tons grenat de fantaisie.

Et, "le trousseau", on sait quelles idées heureuses éveillent ce seul mot, et que chacune voudrait le voir orné d'autant de gracieuses choses qu'elle aura fait de gracieux rêves en y travaillant.

LAURENTIENNE.

COUTURE PRATIQUE

AUMONIERE POUR PREMIERE COMMUNIANTE

Au nombre des petits cadeaux que l'on offre à une jeune communicante, bibelots utiles ou futiles, on peut ajouter l'aumônière.

Nos fillettes ne se contentent plus aujourd'hui de ces petits sacs que l'on attachait à la ceinture; nous sommes coquettes pour elles, et à la plus simple toilette de mousseline, nous donnons une note élégante par l'adjonction d'une gracieuse ceinture et d'une charmante aumônière.



AUMONIERE

LA PART DU CORDON BLEU

DINER DE FAMILLE

- Soupe au céleri,
- Poitrine de veau farcie,
- Côtelettes de porc,
- Sauce Soubise,
- Carottes à la crème,
- Pommes de terre frites,
- Tartes à la crème,
- Bonbons au sucre d'érable.

RECETTES

SOUPE AU CELERI. — Lavez, coupez en petits morceaux, tiges et racines de céleri. Jetez dans une casserole et couvrez d'eau froide. Fermez la casserole ; faites bouillir jusqu'à tendreté du légume. Alors, passez au gros tamis. Remettez la pulpe obtenue sur le feu avec une demi-pinte de l'eau de la cuisson ou une demi-pinte de bouillon, salez, poivrez. Après quelques minutes, ajoutez un demi-ard de lait. Laissez chauffer, versez sur pain rôti coupé en petits dés.

POITRINE DE VEAU FARCIE. — Enlevez la membrane qui recouvre la poitrine. A la place de cette peau, étendez de la farce. Recouvrez ensuite de la peau détachée, et recousez-la tout autour du morceau. Mettez la poitrine ainsi apprêtée dans une casserole où vous aurez disposé des bardes de lard, un demi-verre de bouillon, un bouquet de persil. Salez, poivrez. Quand le veau est cuit, dégraissez "le fond" de la sauce, passez au

POMMES DE TERRE FRITES. — Pelez vos pommes de terre crues, lavez-les, essuyez-les dans une serviette, coupez-les en tranches. Jetez ces tranches dans une friture bien chaude, où elles prendront une belle couleur dorée et deviendront cassantes. Au sortir de la casserole, saupoudrez-les de sel fin.

TARTE A LA CREME. — Recette donnée la semaine dernière dans cette colonne.

BONBONS AU SUCRE D'ERABLE. — Faites bouillir sans remuer une livre de bon sucre d'érable cassé en morceaux, et une demi-tasse d'eau bouillante. Lorsque le mélange sera cuit en tire, retirez du feu et brassez jusqu'à ce qu'il devienne crémeux. Faites tomber en petits monticules sur des plats beurrés et piquez, au milieu de chaque, la moitié d'une noix.

CONSEILS PRATIQUES

UNE BONNE RECETTE DE POUDDRE INSECTICIDE. — Bien des personnes n'aiment pas, et surtout, ne peuvent s'habituer à l'odeur assez forte de la poudre de pyrèthre. Voici la formule d'une poudre inoffensive pour les êtres humains et qui agit fort bien comme insecticide :

Mélanger 18 onces de borax avec 6 onces d'amidon, auxquels on ajoute 3 onces et demie de cacao en poudre. On répand cette poudre, la nuit, sur les points habituellement fréquentés par les insectes dont on veut se débarrasser.

montrer des doigts gonflés d'engelures, portant les traces de gerçures, durcis par le hâle, rougis par le froid. Or, les causes d'enlaidissement des mains sont multiples, celles-ci étant sans cesse exposées aux pires contacts : les soins du ménage, les travaux manuels, la couture, le maniement de mille objets ; bref, à tout instant du jour, elles sont soumises à des influences fâcheuses.

Il s'agit de les combattre par des soins excessifs, journaliers, hygiéniques et intelligents.

Tout d'abord, et dans le but de préserver les mains de ces nombreux bobos d'origine microbienne qui se donnent par le toucher, je vous conseille, chères lectrices, de mélanger à l'eau contenue dans votre cuvette un filet de vinaigre de toilette à base aromatique, ayant des propriétés assainissantes, antiseptiques. Autant l'emploi des vinaigres de toilette doit être prohibé pour le visage, dont il ternit la fraîcheur, l'éclat, qu'il ride et plisse, autant il est salubre, au point de vue hygiénique, dans les ablutions des autres parties du corps.

Le citron, le benjoin, le romarin, sont les substances recherchées dans ces préparations.

La pâte d'amande est excellente pour l'épiderme.

Si vous adoptez ce produit, très bon, je le répète, efforcez-vous d'en rechercher la pureté ; choisissez une pâte d'amande qui ait conservé son parfum naturel.

Voici une formule qui vous permettra de faire vous-même une préparation parfaite pour l'embellissement des mains, l'affinement et le blanchissement de la peau.



No 1, CHEMISE DE NUIT. La garniture est faite de plis lingerie qui fournit l'ampleur de la chemise ; au bas de la manche, ces plis forment poignet rehaussé d'une haute dentelle. — No 2, CHEMISE DE JOUR A RABATS. En batiste imprimée de fleurettes roses, bleues ou mauves ; rubans passés dans un jour formant trou-trou. — No 3, CHEMISE DE JOUR, en percale avec empiècement en broderie anglaise, garni d'une valenciennes et d'un trou-trou autour du décolleté, terminé par un noeud sur les épaules. — No 4, CHEMISE DE NUIT. L'encolure est découpée en carré, ornée d'un volant froncé, rehaussé d'une large engrelure dans laquelle on passe un ruban. Le bas de la manche est garni d'un volant resserré dans un ruban. — No 5, CHEMISE DE JOUR, en batiste, décolletée en pointe devant ; plastron en broderie anglaise, autour du décolleté on fait un feston orné de jours brodés. Les entourures sont également festonnées et ornées de jours. — No 6, CHEMISE DE JOUR, de forme carrée, en nansouk, festonnée et garnie de points anglais brodés à la main. Jours au milieu du devant, dans lesquels on passe un ruban à la comète.

Procurez-vous quatre onces d'amandes douces, écrasez-les bien dans un mortier ; ajoutez deux jaunes d'œufs, que vous mélangez avec soin, et délayez dans une roquille de lait froid.

Vous mettez le tout dans une casserole, sur un feu doux, et ne cessez de remuer avec une cuillère de bois jusqu'à ce que cette crème ait la consistance de la pâte. Quand le degré de cuisson est atteint, on verse dans un petit pot de porcelaine et on laisse refroidir.

Voulez-vous encore une bien bonne recette qui donnera à vos menottes de jolis tons d'ivoire ou d'aubâtre : faites incorporer 5 grammes d'oxyde de zinc dans 50 grammes de pommade de concombre. L'essai est peu onéreux.

On ne saurait soigner les mains avec trop de minutie, car, avec la mode des bagues à tous les doigts, ornées de si gros chatons, de pierres si énormes qu'ils ont fait abandonner le gant, il serait grotesque d'exhiber ces gemmes admirables, atteignant parfois des sommes folles, sur des mains de cuisinière.

L'aristocratie de la main est facile à acquérir ; on disait autrefois que sa finesse était un signe de race ; grâce aux progrès actuels de la parfumerie, chacune peut avoir, aujourd'hui, des "mains de duchesse".

tamis et remettez dans une casserole, saupoudré d'une pincée de farine. Faites réduire. Servez la poitrine avec des légumes.

COTELETTES DE PORC, SAUCE SOUBISE. — Coupez et passez vos côtelettes, faites-les cuire doucement sur le grill, servez dessus une sauce Soubise ou purée d'oignons, faites comme il suit : Epluchez six gros oignons, coupez-les bien fin, passez-les à l'eau bouillante, égouttez-les, puis mettez-les sur le feu avec un gros morceau de beurre. Faites cuire à petit feu. Lorsque l'oignon est bien cuit, passez à la passoire. Puis, pétrissez une cuillerée de farine avec du beurre et délayez avec de la crème. Poivre et sel. Faites bouillir dix minutes puis ajoutez la purée d'oignons, posez vos côtelettes sur le jus, servez dans des assiettes très chaudes.

CAROTTES A LA CREME. — Faites blanchir vos carottes une demi-heure, après les avoir grattées et bien lavées. Mettez-les dans une casserole en les coupant en tranches avec persil, ciboule, ail, deux échalottes, giroflé et un morceau de beurre. Laissez cuire et réduire. Enlevez les herbes et ajoutez une liaison de trois jaunes d'œufs et de la crème. Faites lier sans bouillir. Ajoutez un filet de vinaigre en servant.

C'est une poudre qui parfume d'agréable façon et qui ne peut jamais être nuisible, point à considérer lorsque l'on a des enfants.

COULEURS A EVITER DANS LES JOUJOUX. — Le rouge, obtenu presque invariablement avec le sulfure de mercure ; le vert, produit par l'arsenic ; le jaune, où entre l'antimoine et le plomb, et le blanc pâteux, qui contient toujours de la céruse. Tous les ans, de pauvres bébés s'empoisonnent en suçant des jouets imprudemment colorés.

NETTOYAGE DES LAMPES A PETROLE. — On prépare un lait de chaux, avec de la chaux éteinte et de l'eau. Avec ce lait, on lave la lampe ou le vase qu'il s'agit de nettoyer. Si l'on veut obtenir une plus grande netteté, enlever jusqu'à la moindre trace d'odeur, on lave une seconde fois avec un lait de chaux dans lequel on aura mélangé une petite quantité de chlorure de chaux.

CONSERVATION DU BOUILLON. — Pour conserver le bouillon, il faut le passer et le mettre au frais dans un vase découvert ; quand il est froid, on y place un morceau de charbon de bois tout allumé. Le bouillon peut alors se conserver plusieurs jours malgré les plus fortes chaleurs et les orages.

UNE PAGE DE MAITRE

SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL, PAR LÉON TOLSTOI



LÉON TOLSTOI

ge de Sébastopol, dont l'anniversaire a été récemment célébré :

LE QUATRIÈME BASTION

Au bout de la table, devant les assiettes de coutelettes aux pois et les bouteilles de vin acide de Crimée, qu'on appelle "bordeaux", sont assis deux officiers d'infanterie : l'un, un jeune, avec le col rouge et deux étoiles sur sa capote, narre à l'autre, au col noir et sans étoiles, l'affaire de l'Alma. Le premier a déjà un peu bu, et aux pauses qu'il fait en son récit, aux regards indécis exprimant qu'il doute qu'on le croie, et, principalement, au rôle trop grand qu'il s'attribue dans tout cela, à l'horreur de sa narration, il est évident qu'il s'éloigne beaucoup du sobre récit véridique. Mais vous ne vous intéressez pas à ces récits que vous entendrez encore longtemps dans tous les coins de la Russie. Vous voulez aller plus vite aux bastions, précisément au quatrième, dont on vous a tant parlé et de façons si différentes. Quand quelqu'un dit qu'il était au quatrième bastion, il dit cela avec un plaisir et un orgueil particuliers. Quand quelqu'un dit : "Je vais au quatrième bastion", on peut toujours remarquer en lui une petite émotion ou une indifférence exagérée. Quand on veut plaisanter quelqu'un, on dit :

—Il faudrait te mettre au quatrième bastion.

Quand on rencontre des brancards et qu'on demande :

—D'où... ?

On répond, le plus souvent :

—Du quatrième bastion.

Mais, en général, il existe deux opinions tout à fait différentes sur ce terrible bastion : l'opinion de ceux qui n'y furent jamais et qui sont convaincus que le quatrième bastion est le tombeau certain pour quiconque y va, et l'opinion de ceux qui vivent là-bas, comme cet enseigne de vaisseau blond, et qui vous diront, en parlant du quatrième bastion, qu'il y fait sec ou sale, que la hutte est chaude ou froide, etc.

Pendant la demi-heure que vous venez de passer au cabaret, le temps a changé, le brouillard qui s'étendait sur la mer s'est uni aux nuages gris monotones et cache le soleil. Une pluie grise, triste, tombe de haut et mouille les toits, les trottoirs et les capotes des soldats...

* * *

Aussitôt que vous commencez à gravir la colline, le sifflement voisin de l'obus ou de la bombe vous frappe désagréablement. Soudain, vous comprenez tout autrement que vous ne l'aviez fait jusqu'ici la signification du bruit des coups que vous aviez entendus à la ville.

Un souvenir quelconque, doux, agréable, traversera tout à coup votre imagination. Votre propre personne commence à vous occuper plus que les observations. Vous serez moins attentif à tout ce qui vous entoure, et le sentiment pénible de l'indécision vous gagnera soudain.

Malgré cette voix lâche en face du danger qui, spontanément, commence à parler en vous, en regardant le soldat qui, en agitant les bras, dégringole la pente de boue glissante et en riant court au galop devant vous, vous faites taire cette voix ; involontairement, vous dressez votre poitrine, levez haut la tête et grimpez la montagne glissante. Dès que vous êtes monté un peu, à droite et à gauche, sifflent les balles, et vous pensez qu'il vaudrait peut-être mieux, pour vous, suivre la tranchée parallèle à la route. Mais cette tranchée est pleine, jusqu'à la hauteur des genoux,

d'une boue si liquide, jaune et puante, que vous choisissez certainement la route de la colline, d'autant plus qu'à vos yeux "tous suivent ce chemin." Après avoir fait deux cents pas, vous vous trouvez dans un espace exhaussé, sale, entouré de tous côtés de tours, de monticules, de tranchées, de plates-formes, de huttes où se trouvent de gros canons de bronze et où, en groupes réguliers, sont disposés les obus.

Tout cela vous semble réuni sans aucun but, sans lien ni ordre. Ici, sur la batterie, un groupe de matelots est assis ; là, au milieu de la place, enfoncé jusqu'à moitié dans la boue, gît un canon brisé ; un peu plus loin, un fantassin, armé d'un fusil, traverse les batteries et, avec peine, dégage ses pieds de la boue collante. Mais, partout, de tous côtés, et dans tous les endroits, vous voyez des tessons, des obus non éclatés, des boulets, des traces de campement, et tout cela est noyé dans la boue liquide, gluante. Il vous semble entendre, non loin de vous, l'éclat d'un obus ; il vous semble entendre, de tous côtés, les divers sons des balles — bourdonnants comme l'abeille, sifflants, rapides et perçants comme la corde. Vous entendez le terrible grondement du coup qui fait tressaillir, tue, et vous semble quelque chose de terrible.

—Alors, c'est le quatrième bastion, cet endroit terrible, effroyable ! pensez-vous en éprouvant un petit sentiment d'orgueil et un grand sentiment de peur réprimée.

Mais désenchantez-vous. Ce n'est pas encore le quatrième bastion. C'est la redoute de Jason, un endroit relativement sûr et pas du tout terrible. Pour aller au quatrième bastion, prenez à droite, par cette tranchée étroite où est allé le fantassin en se courbant. Dans cette tranchée, peut-être rencontrerez-vous encore des brancards, un matelot, un soldat avec des bêches. Vous verrez les creuseurs de puits, d'abris de terre, couverts de boue, où, en se courbant, ne peuvent entrer plus de deux hommes ; là-bas, vous verrez les tireurs des bataillons de la Mer Noire qui s'habillent, mangent, fument la pipe et vivent là. De nouveau, vous verrez partout la même saleté puante, les traces du camp, les morceaux de fer sous toutes les formes. En faisant encore trois cents pas, vous sortez enfin sur la batterie — espagnole creusée de trous, entourée de gabions couverts de terre, de canons sur les plates-formes et de remparts en terre.

Ici, vous verrez peut-être cinq matelots jouant aux cartes sous le parapet, et un officier de marine, qui, en remarquant que vous êtes un nouveau, un curieux, vous montrera avec plaisir son installation et tout ce qui peut vous intéresser. Il vous montrera, de l'embrasure, les batteries et les tranchées de l'ennemi, qui sont à une distance de trente à quarante "sagènes" d'ici. J'ai peur d'une seule chose : que, sous l'influence du bourdonnement des balles, en vous penchant en dehors de l'embrasure pour regarder l'ennemi, vous ne voyiez rien, et que, si vous voyez, vous ne soyez très étonné de ce que ce rempart de pierres blanc, qui est si près de vous et où jaillissent de petites fumées blanches, soit l'ennemi, — "lui", comme disent les matelots et les soldats.

Il est même très possible que l'officier de marine, par vanité, ou tout simplement pour se distraire, veuille, devant vous, tirer un peu.

—Envoyez le canonnier et le servant vers le canon !

Et quatorze matelots, vivement, gaiement, l'un mettant sa pipe dans sa poche, l'autre mâchant un biscuit, en piétinant la plate-forme de leurs chaussures ferrées, s'approcheront des canons et les chargeront. Regardez bien les visages, l'expression et les mouvements de ces hommes. Dans chaque pli de ce visage brun, musclé ; dans l'ampleur de ces épaules ; dans l'épaisseur de ces jambes couvertes d'énormes bottes, dans chaque mouvement tranquille, ferme, mesuré, on voit ces traits principaux : la simplicité et l'obstination, qui font la force du caractère russe. Mais ici, sur chaque visage, il vous semble que les dangers, la colère et les souffrances de la guerre ont posé, outre leurs indices principaux, le caractère de la

conscience de son mérite, de la noble idée et du sentiment.

* * *

Tout à coup, un bruit terrible qui fait frémir non seulement l'ouïe, mais tout votre être, vous frappe tellement que tout votre corps tressaille. Aussitôt après, vous entendez le sifflement de l'obus qui s'éloigne et la fumée épaisse de la poudre vous couvre ainsi que la plate-forme et les figures noires des matelots qui s'y meuvent. A propos de notre coup, vous entendez les diverses réflexions des matelots. Vous verrez leur animation et la manifestation d'un sentiment que, peut-être, vous ne vous attendiez pas à rencontrer — un sentiment de colère, de vengeance envers l'ennemi, sentiment caché dans l'âme de chacun. Et vous entendez ces exclamations joyeuses :

—C'est tombé juste dans l'embrasure ! On dirait que deux sont tués ! Voilà, on les porte !

—Ah ! il va se fâcher. Tout de suite il lance par ici, dira quelqu'un.

Et, en effet, peu après, vous remarquerez, devant vous, la foudre, la fumée. La sentinelle, qui est sur le parapet, criera :

—Ca... non !

Et, après, le boulet sifflera devant vous, tombera sur la terre et projettera, autour de lui, une pluie de pierres. Le commandant de la batterie se fâche pour cet obus ; il donne l'ordre de charger la deuxième, la troisième pièce. L'ennemi commence à répondre, et vous éprouvez des sensations curieuses : vous allez entendre et voir des choses intéressantes. La sentinelle criera de nouveau :

—Ca... non !

Et vous entendrez de nouveau le même bruit, le même coup, la même pluie de pierres ; — ou elle criera :

—Mor... tier !

Et ce sera un sifflement régulier, assez agréable, auquel il est difficile d'associer une pensée d'horreur.

Vous entendrez ce sifflement s'approcher de vous en s'accéléralant ; ensuite, vous verrez une sphère noire, un trou dans le sol et l'éclat bruyant de la bombe ; après quoi, les morceaux se dispersent dans l'espace ; dans l'air, sifflent les pierres et vous êtes couvert de boue. Ce son vous fera éprouver un sentiment étrange de plaisir et, en même temps, de peur. Au moment où, comme vous le savez, l'obus vole vers vous, il vous viendra certainement en tête que cet obus vous tuera ; mais l'amour-propre vous soutient et personne ne remarque l'angoisse qui vous serre le cœur. Mais, quand l'obus est passé sans vous toucher, vous revivez, et un sentiment bon, inexprimable, agréable, mais momentanément, vous saisit, de sorte que vous trouvez un charme particulier au danger, à ce jeu à la vie à la mort. Vous désirez que l'obus ou la bombe éclate de plus en plus près de vous. Mais voilà que la sentinelle crie encore une fois, de sa voix gutturale, forte :

—Mor... tier !

Encore un sifflement, le coup et l'éclat de la bombe. Mais, en même temps que ce son, un gémissement humain vous frappe. Au même moment que le brancard, vous vous approchez du blessé, qui, plein de sang et de boue, a un air étrange, non humain. Le matelot a une partie de la poitrine arrachée.

* * *

Au premier moment, sur le visage, couvert de boue, on ne voit que l'horreur et l'expression feinte, prématurée de la souffrance propre à un homme mis en tel état. Quand on lui apporte le brancard et qu'il se met sur le côté non blessé, vous remarquez que cette expression fait place à une sorte d'enthousiasme et à une pensée noble, inexprimée : les yeux brillent avec plus d'éclat, les dents se serrent ; la tête, avec effort, se redresse plus haut, et, pendant qu'on le soulève, il arrête le brancard ; et, à grand peine, dit à ses camarades, d'une voix tremblante :

—Frères, pardonnez !

Il veut dire encore quelque chose et, évidemment, quelque chose de touchant ; mais il répète de nouveau :

—Frères, pardonnez !

A ce moment, un camarade met, sur sa tête qu'il tend, son bonnet, et, avec calme et indifférence, en agitant les mains, retourne à son canon.

—C'est comme ça, chaque jour, sept ou huit hommes, dit, tout en bâillant et en roulant une cigarette de papier jaune, l'officier de marine, en réponse à l'expression d'horreur qui s'exprime sur votre visage.

LEON TOLSTOI.



LE CYCLONE DES TUAMOTOU

On n'a pas prêté au cataclysme qui a ravagé l'archipel français des Tuamotou autant d'attention qu'on aurait dû. On n'a pas assez pris garde aux misères affreuses qu'il a causées et qui ne sont peut-être pas encore soulagées. Tant de lieues nous séparent de ces îles, jetées, comme à l'abandon, au milieu du Pacifique.

De tous les archipels de l'Océanie, il n'en est aucun qui présente un caractère plus étrange que celui des Tuamotou. Les îles qui le composent s'élèvent à peine de quelques verges au-dessus de la mer, formées par le travail, sans doute cent fois séculaire, de milliards et de milliards de madrépores. Elles sont, pour le plus grand nombre, de forme ronde ou ovale, le centre étant occupé par un lac intérieur ou lagon, séparé de la mer par une ou plusieurs passes qui permettent son accès aux barques légères.

Sur le pourtour de ces îles vivent les quelques milliers d'habitants de l'archipel. Elles sembleraient inhabitables, car nulle source n'y jaillit, si les lagons n'étaient pour les indigènes une source de précieuse richesse. C'est là, en effet, que se trouve l'huître à nacre et à perles. Il faut aller la chercher dans les profondeurs du lagon, par des fonds de 10 à 12 verges, en bravant les requins.

Depuis décembre, le lagon de l'île de Hikueru avait été ouvert à la plonge et plus de 1,250 indigènes s'y étaient rendus, les uns campés sur la couronne de l'île, les autres, en moins grand nombre, dans des flots situés dans l'intérieur même du lagon. Hikueru était habitée ordinairement par une population d'environ 400 habitants, groupés dans un village où se trouvaient des magasins d'approvisionnement appartenant aux Européens. L'autorisation donnée, cette année, d'y pêcher, a fait d'elle le centre même de la catastrophe.

Ce fut le 14 janvier, au matin, que, le vent soufflant en tempête, la mer commença à grossir ; à midi, elle menaçait au point culminant de l'île. Au matin du jeudi, 15, la tempête parut se calmer, mais déjà tout n'était que ruines. A deux heures, l'ouragan de nouveau se déchaîna. A cinq heures, la situation n'était plus tenable. Le danger grandit encore, car le lagon, sous la pression de l'ouragan, déborda.

Ce fut une nuit d'épouvante. Sur un étroit espace d'un rayon de 50 verges à peine, huit cent quatre-vingt-seize infortunés se trouvent réunis, attendant, dans l'agonie d'une mort qui semble inévitable, la dernière vague qui les précipitera dans l'abîme. Ils n'entendent plus que le râle strident de l'ouragan et le mugissement des vagues qui viennent se briser à leurs pieds. Quand, après des heures mortelles, le jour se lève, le spectacle apparaît dans toute son horreur : l'île a disparu, les flots de la mer ont rejoint le lagon ; çà et là, quelques troncs de cocotiers brisés marquent où fut la place de la couronne. Seul, l'emplacement un peu plus élevé où se trouvent réfugiés les malheureux résiste encore. A huit heures du matin, le vent semble faiblir, et l'espérance gagne les coeurs ; à dix heures, tout danger est enfin écarté.

Mais, cette même nuit, un terrible drame se déroulait dans les flots du lagon. Dès le 15 janvier, la mer était forte, et les indigènes qui occupaient ces flots avaient décidé de se réfugier à Hikueru. Mais des gens venus de l'île leur donnèrent de si mauvaises nouvelles qu'ils se résolurent à rester, croyant que les côtes et les récifs de la grande île les protégeraient. Funeste décision qui devait amener le plus terrible désastre ! M. Charles Palmers, l'un des survivants de la catastrophe, en a donné un récit saisissant :

“ Le 15 janvier, écrit-il, avant la nuit, les habitants se réfugièrent au milieu de l'îlot, et plus tard, ils furent contraints de fuir encore en se frayant un chemin à travers les obstacles, cocotiers tombés, maisons en ruines, les vagues, le vent et la pluie. Ils arrivèrent à la limite extrême de l'îlot. Là, serrés les uns contre les autres, ils attendaient la fin de l'ouragan, qui soufflait alors du sud-est. Ils y demeurèrent jusque vers midi, moment où le vent baissa momentanément.

“ A partir de minuit, le 15, jusqu'à l'aurore du 16, le vent reprit avec une telle intensité et la mer devint si grosse dans le lagon que tous les côtes (environ 80) qui s'y trouvaient ancrés furent jetés à terre, à l'exception de deux ou trois, et complètement brisés.

“ La mer n'avait pas, jusqu'à la nuit du 15 au

16, fait de grands ravages sur les flots de l'intérieur du lagon, mais elle s'y porta alors torren- tueusement et enleva toutes les maisons. Les habitants eurent la malheureuse idée d'attacher des cordes aux cocotiers restés debout et de s'y tenir cramponnés quand la lame arriverait, mais la mer était tellement furieuse que bien peu y réussirent. Ceux qui grimperent sur les cocotiers furent presque tous sauvés : c'est ainsi que j'ai pu survivre pour raconter ce drame. Je suis le seul Européen, sur neuf que nous étions, qui ait réussi à sauver ses jours. C'était un spectacle horrible à voir, et j'ai encore dans les oreilles les cris de tout ce monde, dominant parfois l'ouragan, les uns pleurant, d'autres priant. C'était le cas de mon beau-père, Alexandre Brander, qui, avec sa femme et la mienne à ses côtés, perdaient leurs forces chaque fois que la vague les enveloppait et les suffoquait, tardant trop à se retirer. Je les vis périr les uns après les autres, la corde se dé- garnissant peu à peu de ses grappes humaines à chaque lame.”

Ainsi moururent dans cette nuit fatale trois cent soixante et dix-sept personnes. Hélas ! les survivants purent bientôt se demander avec ter- reur si, après avoir échappé à la mer en furie, ils ne succomberaient pas à une mort plus horrible encore, car ils étaient menacés de périr de soif, toutes les citernes d'eau douce ayant été détruites par la tourmente. Leurs côtes avaient été brisés et gisaient sur le récif ; ainsi se trouvaient-ils prisonniers dans cette île dévastée. Mais un homme de grand cœur et singulièrement ingénieux, le missionnaire américain Gilbert, les ras- sura, car, faisant ramasser les cocotiers déracinés par le cyclone, il alluma un grand feu, sur lequel il plaça une caisse en fer remplie d'eau de mer. Se servant d'un morceau de tube ayant appartenu à un lit en fer, il put arriver à condenser dans une autre caisse la vapeur, et distilla assez d'eau pour en fournir environ la valeur d'une petite bou- teille par personne et par jour. Ainsi, par son initiative si heureuse, fut écarté un redoutable danger.

Mais les jours qui suivirent n'en furent pas moins des temps de misère et de désolation.



Munkacsy M 1898

R. B. M.

BEAUX-ARTS.—LA GRÈVE, d'après le célèbre tableau de MUNKACSY

LA LÉGENDE DU PREMIER VIOLON

CONTE TZIGANE

Dans la mélodie passionnée du violon, ne semble-t-il pas qu'on entende passer des voix humaines, des chants et des plaintes, des rires et des sanglots ? On dirait que l'archet du virtuose éveille dans l'instrument sonore une âme ironique et douloureuse. Cette idée a frappé l'imagination populaire dans ces pays de Bohême et de Hongrie, devenus comme la patrie du violon, et c'est elle qu'on trouvera exprimée dans ce conte, d'un pittoresque saisissant, d'une si pénétrante saveur d'exotisme, et qui traduit sous une forme originale et étrange l'éternelle cruauté de l'amour.

* * *

Dans les forêts immenses de la Transylvanie vivent des bûcherons, de solitaires bûcherons, au milieu de clairières, dans des huttes de bois. Pour gagner leur pain, ils ne savent que faire tourner une cognée au bout de leurs bras musculeux : un éclair de gaieté dans leur vie sauvage et monotone, c'est le passage des tziganes.

Les deux compères portent sous leurs bras : l'un le violon, l'autre le cymbalum, la harpe aux cordes de cuivre. Le cymbalum accompagne de ses notes sautillantes la mélodie continue du violon. Le voyageur égaré qui est tombé, le soir, dans une forêt transylvaine, sur une "vente" de charbonniers, et qui a vu danser des bûcherons et des bûcheronnes dans la clarté d'un feu mourant, tandis que le tzigane pouilleux, assis sur un arbre abattu, passe sur les cordes de son violon un archet furieux ou d'une lenteur amoureuse, s'étonne de la puissance magique de ce pauvre instrument. Le voyageur la comprendra s'il sait l'histoire d'amour et de douleur qui est la légende du premier violon.

Jadis, dans une forêt de Transylvanie, près d'une clairière, vivait avec son père, sa mère et ses frères, une belle fille dont le nom était Macha. La famille habitait dans une hutte faite de troncs de sapins ajustés, couverte d'un toit de lichens et de mousses. La mère et la fille cousaient les vêtements de peau, cuisaient la viande et bouillaient la soupe. Chaque matin, dans la belle saison, le père partait avec ses fils, la lourde hache au long manche sur l'épaule. Tous les cinq, ils attaquaient chacun leur arbre. Ils s'arrêtaient de frapper quand la chute du hêtre ou du sapin ne tenait plus qu'à un fil. Alors, Constantin, le plus jeune, le plus lesté et le plus léger, montait attacher une corde au sommet. Les quatre fils s'attelaient à la corde. Le père donnait un dernier coup de cognée ; les jeunes gens tiraient tous ensemble : l'arbre s'abattait avec fracas. Puis ils coupaient les branches, enlevaient l'écorce et faisaient glisser jusque dans la vallée, par le lit d'un torrent, les corps blancs et lisses des pins. Leur vie s'écoulait ainsi heureuse et paisible dans ces occupations uniformes.

Macha ressemblait à ses frères. Mais ses frères étaient laids et elle était belle. Ils étaient hirsutes et fauves ; elle avait des cheveux d'un adorable roux dont le flot libre ruisselait sur son dos, tandis que, de ses tempes, deux longues mèches, comme deux ruisseaux, coulaient sur la nacre de ses joues. Elle avait les grands yeux bleu sombre des filles valaques. Toutes les chansons de montagne, elle les savait. Par elle, la hutte était fleurie, au printemps, de toutes les fleurs des bois. Sa mère avait pour elle une adoration muette. Son père, quand il lui parlait, adoucissait, dans une tendresse caressante, le son rauque de sa voix de géant. Ses frères rêvaient dans les bois aux présents qu'ils pourraient lui faire : Trajan, l'aîné, attaquait avec sa hache les ours pour lui en conquérir la fourrure ; Rom cherchait dans les cailloux des chemins les pierres rares dont il lui composait depuis des années un collier d'un luxe barbare ; Constantin montait à

la pointe des plus hautes branches pour lui dénicher des oiseaux, et Livine se hasardait dans les villages pour lui en rapporter la friandise d'un gâteau de pavot.

Macha recevait ce culte comme un hommage très naturel, dû à sa grâce et à sa beauté. Longtemps, elle ne desira rien au delà. Mais peu à peu, à mesure que son enfance recula à petits pas, en dansant, derrière elle, dans le passé, et que sa jeunesse s'épanouit, elle rêva de choses inconnues.

Sa mère seule devinait les sentiments nouveaux qui la possédaient : elle en était plus tendre. Son père et ses frères s'étaient attristés, puis irrités de la froideur avec laquelle Macha accueillait maintenant leurs caresses et leurs cadeaux.

De la clairière où était bâtie la hutte de son père, Macha pouvait voir sur la pointe d'une âpre montagne dénudée les murailles grises d'un château. La forteresse avait supporté beaucoup de sièges, et la flamme qui en avait léché les pierres y avait tracé de larges langues de suie. Depuis des années, âme qui vive n'avait habité là. Des histoires étranges couraient sur le château dé-



Du tronc d'un vieux hêtre surgit un être étrange, tout de rouge habillé, qui dit à Macha : " Que me veux-tu ? "

faisant tremblait à son bonnet de peau bordé d'or. Sa trompe d'argent battait sa selle. Il tenait dans sa main droite un épéu. Macha regarda rêveuse s'évanouir l'apparition entre les arbres.

Cet homme était d'une autre race que tous les hommes qu'elle avait vus ; il était plus beau, il était plus souple, il était plus riche. Ses pensées devaient être rares comme ses habits. Pénétrée d'un sentiment d'une douceur infinie et qu'elle n'avait jamais éprouvé, Macha, à partir de ce jour, guetta dans le bois le chevalier d'argent. Elle le revit souvent attaché à la poursuite de quelque cerf. N'osant se montrer à lui, sur son passage, elle le regardait de loin, tapie derrière un rocher, dans un fourré.

Un soir que le chevalier revenait, lentement, harassé de fatigue, les guides abandonnées sur le cou de son cheval, elle s'enhardit à lui offrir des alises dans une corbeille ; un autre jour, elle lui offrit de l'eau dans une coupe de bois ; un autre jour, elle lui offrit une brassée de ces fleurs pâles qui s'épanouissent sous la première neige — les dernières fleurs de l'année. Le chevalier prit les alises dans la corbeille, but l'eau fraîche dans la coupe, savourait les fleurs et passa sans plus s'arrêter ni la voir.

Puis vint le grand hiver. Le chevalier restait dans son château avec ses valets et ses chiens. Macha, dans la hutte de son père, songeant au beau chasseur, espérant, dans une fièvre d'amour, le printemps.

Enfin, le printemps s'annonça dans la forêt ; le temps des chasses revint pour le seigneur du château.

Livine rapporta à Macha, du village, des bottes rouges ; elle vêtit sa plus belle chemise, sa pelisse à festons, et elle alla attendre son chevalier dans un carrefour de la forêt. Il lui apparut dans une gloire. Le soleil, qui se couchait derrière les arbres sans feuilles, brisait ses rayons sur le pourpoint d'argent ; le cheval, joyeux d'une première sortie, après le long hiver, bondissait avec des hennissements d'allégresse.

Macha se mit à chanter :

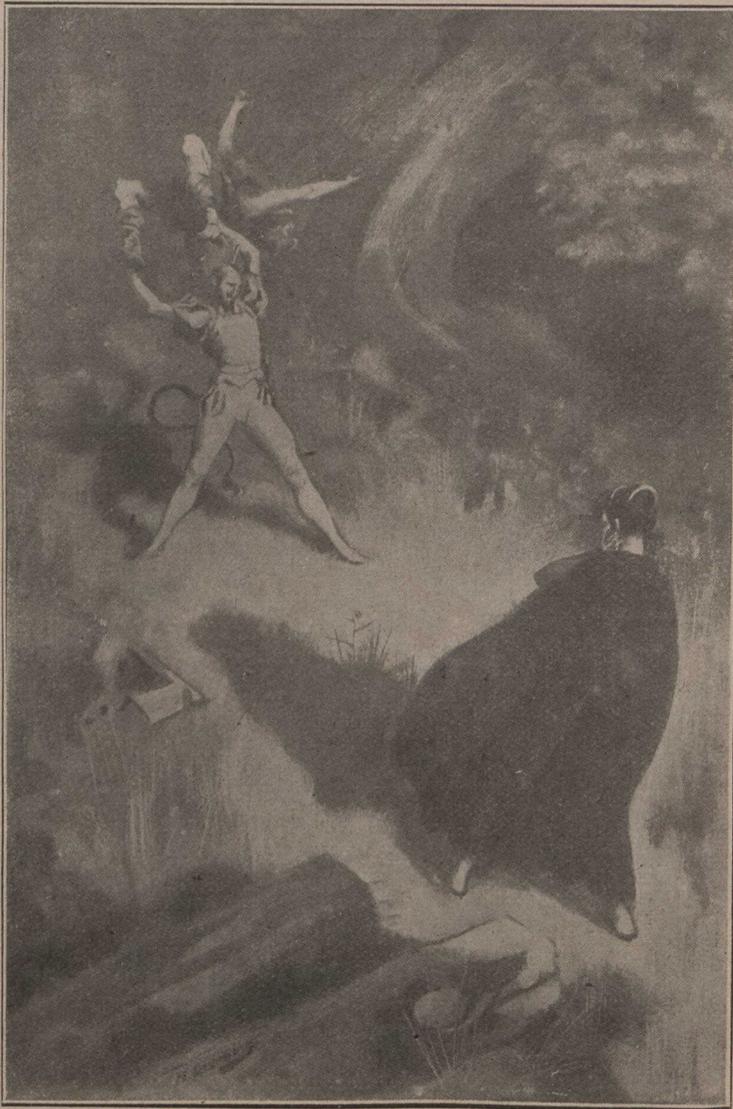
Beau chevalier, beau chevalier,
Soyez à moi, ce printemps ;
L'oiseau chante sur la branche,
Les bottes rouges sont pour vous plaire,
Beau chevalier, beau chevalier.

Mais le beau chevalier passa, sans plus écouter la chanson. Macha entendit décroître le galop de son cheval et se mit à pleurer.

* * *

Elle pleura nuit et jour, parce que le chevalier ne voulait pas l'aimer. Elle fut prise d'un désespoir sans bornes, et l'idée lui vint de s'adresser aux puissances de l'enfer.

Macha était seule dans une clairière noircie par les vestiges d'une ancienne vente. Le croissant de la lune élevait lentement sa double corne au-dessus des arbres de la forêt. Des chênes allongeaient sur la jeune fille les ombres de leurs branches, comme des mains. Très loin, un chien de



Le diable ayant pris l'homme par les pieds le fit tourner vertigineusement comme une fronde.

sert : les bûcherons évitaient de passer la nuit dans l'ombre de sa tour.

Or, un jour, Macha vit flotter, sur le donjon, une immense bande de soie écarlate. Le bruit se répandit dans la forêt que le fils des anciens seigneurs était revenu dans le château de ses pères. La forêt qui, depuis si longtemps, n'avait résonné que du bruit des cognées et de la chute des sapins, des bouleaux et des chênes, retentit du son des cors, des appels des piqueurs et des abois des chiens.

* * *

C'était la fin de l'automne. Macha portait dans une corbeille, à la vente éloignée où travaillaient ses frères, des écuelles de soupe. Elle entendit soudain le galop d'un cheval. Elle sauta hors au chemin, se cacha derrière le tronc d'un hêtre et attendit. Elle vit venir à elle, du fond de l'allée étroite, entre les feuilles d'or de la forêt jaunie, sur un destrier blanc caparaçonné de cuir vert, un cavalier vêtu d'un pourpoint d'argent. Il passa devant elle comme une rafale. Le vent de la course emportait son manteau, une plume de

meute égaré aboyait au perdu. L'heure et le lieu étaient propices aux incantations. Elle s'écria : "A moi, diable ; à moi !"

Aussitôt, du tronc d'un vieux hêtre foudroyé, à demi-dévoré par les fourmis, surgit un être singulier, tout en jambes, dont les chausses rouges étaient retenues par une courroie aux aisselles, et qui, en guise de coiffure, portait sur sa tête crépue une immense crête de coq. Il tenait dans la main un miroir. Non sans grâce, ayant esquissé une révérence de cour, il demanda à Macha :

"Que me veux-tu ?"

La jeune fille répondit d'une voix ferme :

"J'aime un homme qui ne veut pas m'aimer."

A ces mots, le diable éclata d'un rire fantastique qui ne réveilla dans la nature aucun écho.

"Je veux t'aider... Prends ce miroir. Présente-le à ton bien-aimé quand tu le verras. Que son visage se reflète dans ce cristal, et il t'aimera d'amour."

Macha prit vivement le miroir et s'enfuit. Elle courut à perdre haleine jusqu'à la hutte, qui était vide. Elle tira le miroir de la poche de sa pelisse et le contempla avec ravissement. C'était un très simple bijou : une glace ovale sertie d'un tortil d'or où étaient enchâssées des opales. Elle ne se lassait pas de s'y mirer, elle qui n'avait jamais réfléchi son visage hâlé, ses grands yeux bleu sombre, que dans l'eau limpide des sources. Toute la nuit, elle garda le précieux miroir contre son cœur.

Le lendemain, elle alla se poster près du pont-levis du château, et le soir, quand le chasseur revint au château, seul, ayant distancé toute sa suite par la vitesse de son cheval, il vit surgir d'un buisson Macha, qui saisit son cheval par la bride et lui présenta le miroir. Aussitôt que le chevalier vit son image dans l'eau dormante de la glace enchantée, il s'écria :

"Malheur à moi ! c'est le diable, c'est le diable qui a fait la chose que tu tiens. Je m'y vois moi-même !"

Il piqua son cheval de l'éperon. La bête s'enleva d'un bond : la bride fut arrachée à la main de Macha. Elle rôda plusieurs jours, vainement, autour du château. La porte restait close. Macha pleura nuit et jour. Elle accusa le Malin de l'avoir trompée et l'appela de nouveau à son aide.

Le diable se laissa choir d'une branche d'arbre, sur son chemin, comme une goutte d'eau qui se détache d'une feuille après la pluie.

Macha lui conta en pleurant son infortune.

"Et maintenant, ajouta-t-elle, je suis par ta faute plus malheureuse qu'avant. Car je n'ai même plus la consolation de le voir. Il ne court plus la forêt, comme s'il redoutait quelque sortilège."

Le diable éclata de rire :

"Il peut fuir ! je le rattraperai. Il est à moi maintenant, et toi aussi. Car celui qui s'est vu dans le miroir est à moi."

Macha répliqua d'un ton hautain :

"Être ou ne pas être à toi, il ne m'importe. Ce que je veux, c'est lui. Tu me l'avais promis, tu ne me l'as pas donné, tu m'as trahie."

Le malin répondit : "Je ne donne rien pour rien."

Macha avait entendu parler de pactes horribles conclus avec l'ennemi : elle frissonna.

"Et que veux-tu pour ta peine ?" demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

"Oh ! presque rien ! répondit le diable, faisant une mine humble et hypocrite. Ton père."

— Mon père ! s'écria la jeune fille, épouvantée.

— Ton père, exigea le diable avec lenteur.

Macha répondit :

"Jamais !"

— A ta guise ! dit le malin, qui disparut comme si la terre l'avait bu.

* * *

Macha revint tristement à la hutte, décidée à mourir plutôt que de livrer son père au démon. Elle rencontra en chemin les bûcherons : ils marchaient l'un derrière l'autre, d'un pas lourd, leur hache au long manche sur l'épaule. Ils accueillirent la jeune fille avec des exclamations de joie.

Le château resta silencieux encore quelques jours : un matin, les valets et les chiens franchirent la poterne. Macha revit le beau chevalier. Il galopa devant elle comme toujours, sans la voir. Macha, emportée par la colère et l'amour, s'écria pour la troisième fois :

"A moi ! l'ennemi, à moi !"

La longue et maigre forme du diable s'allongea hors d'un terrier de belette. Il mit sa main en cornet contre son oreille pour recueillir le bruit lointain d'un galop de cheval, assourdi par la jonchée des feuilles.

Il dit tout bas :

"Ecoute ! Ecoute ! C'est le beau chevalier de ton cœur ! Il est à toi, si tu le veux."

Macha poussa un gros soupir. Le diable reprit :

"Dans quelques heures, le beau chevalier peut être à toi. Mais je veux ton père !"

— Eh bien, prends-le ! s'écria Macha, éperdue.

Le malin la poussa devant lui afin qu'elle le guidât jusqu'à la Croix-aux-Biches, où elle savait qu'était son père.

La nuit était tombée quand ils arrivèrent à la vente. Le bûcheron dormait, sur la terre nue,

Elle s'en alla, dans une désolation morne, retrouver Trajan, Rom, Constantin et Livine, qui sciaient des planches dans une clairière au milieu d'un abatis de chênes. Ils abandonnèrent tous leur besogne pour lui faire fête. Macha reçut leurs caresses, insensible et terrifiée.

L'après-midi, dans la chaleur du jour, les quatre jeunes hommes s'allongèrent l'un près de l'autre, dans la sciure de bois, pour dormir.

Dans la direction du château, des chasseurs sonnaient au lancer. La chasse venait vers Macha. A travers les frondaisons légères du hallier, elle reconnut, au milieu d'une brillante escorte, son amoureux penché sur le cou de son cheval. Jamais il ne lui avait semblé plus beau qu'en cette minute. Ainsi apparu dans le lointain voyant, ce n'était presque plus un homme, mais un rêve vivant, une créature merveilleuse de son désir. Ses frères étaient toujours étendus, immobiles dans le lourd sommeil de la jeunesse. Le souffle d'une haleine brûlante la fit se retourner. Satan était là ; d'un geste, il lui montra les bûcherons endormis, puis il ojua avec ses mains la pantomime d'un homme qui exige de l'argent. Macha, désespérée, tordit les bras au-dessus de sa tête. Elle adorait ses frères... Pourtant, elle se détourna d'eux et fit signe au diable qu'elle les lui abandonnait.

Le malin enferma dans sa main gauche, plus rigide que l'acier, l'index de Trajan ; avec sa main droite, il saisit le bout de doigt qui dépassait : il le tira comme un fil qu'on fait passer par la filière. Quand Macha se retourna, elle vit la moitié du corps magnifique de Trajan aplati contre la paume du diable et l'autre moitié devenue, à la sortie de sa main refermée, un fil long et mince de laiton. Plus immobile que les troncs des arbres indifférents, elle vit ce qui restait de son frère diminuer, diminuer, en passant par l'étroite issue, tandis que le fil s'allongeait toujours, et devenait de plus en plus mince.

Quand tout le corps y fut passé, le malin coupa un brin du fil de la longueur d'un bras.

"C'est peu de chose, dit-il, je me contente de rien..."

Rom entourait avec son bras le pied du chevalet qui servait à scier le bois. Le malin le prit par les pieds, et, l'ayant fait virer très vite comme un cordier fait tourner sa corde, il marcha à reculons en filant une ficelle qui s'allongeait toujours, tandis que le corps de Rom disparaissait, comme se serait épuisée une botte de chanvre. Quand la corde fut mince et luisante, le malin en coupa un brin de la longueur d'un bras.

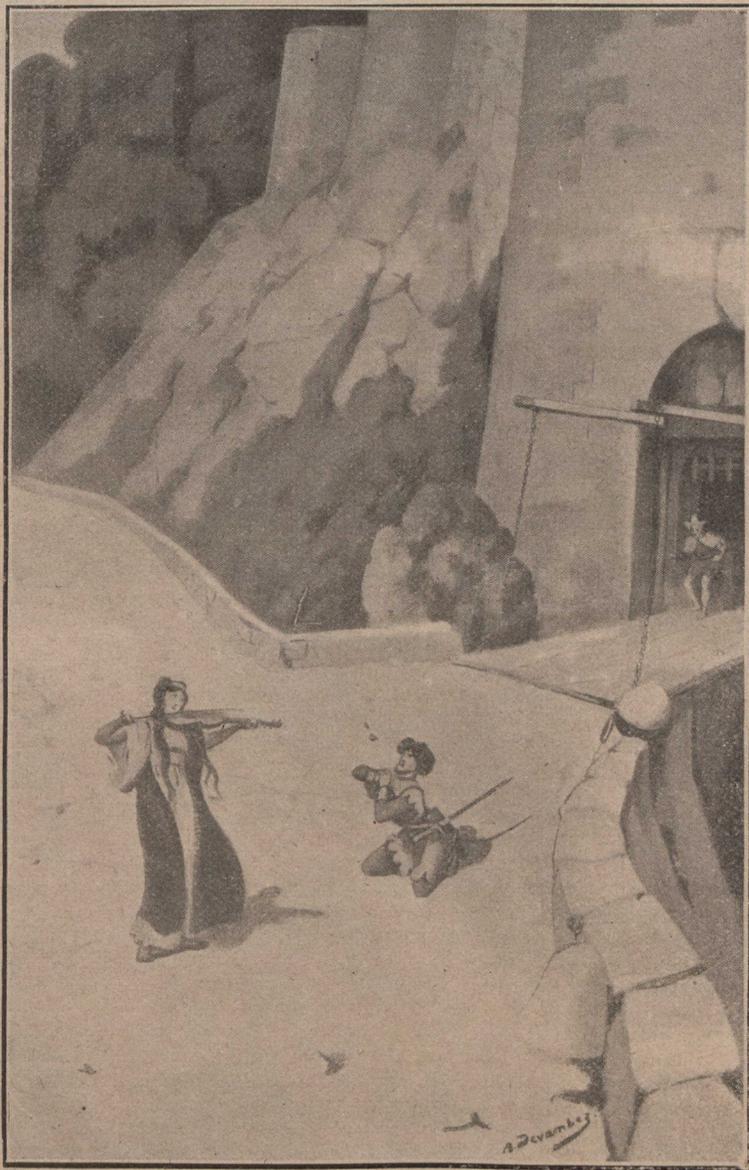
Quand il s'approcha de Constantin, Macha poussa un grand cri, mais personne, pas même elle, ne l'entendit. Le diable prit le jeune homme par la tête et par les pieds et se mit à l'écraser à la façon dont Macha avait vu les marchands de guimauve pétrir leur pâte à la foire de Debreczen. Avec des gestes larges, il pétrissait, il pétrissait, et le corps de Constantin devenait brillant comme du verre. Bientôt, il ne fut plus qu'une boule que le malin étira en un fil étincelant. Le malin en coupa un brin de la longueur

d'un bras.

De ses trois frères, il ne restait plus que Livine. Macha se précipita vers lui pour le sauver. Elle le souleva de terre endormi sur ses bras. Mais ses jambes ne pouvaient plus fuir.

"A merveille !" dit le diable, et, attrapant un poil soyeux de la barbe de Livine, le diable se mit à l'étirer, tandis que Macha berçait Livine du mouvement régulier qu'elle avait chez elle quand elle prêtait ses bras à sa mère pour dévider un écheveau. Et le corps de son frère pesait de moins en moins, et bientôt elle laissa retomber au long de son corps ses bras inutiles. Livine n'était plus qu'une pelote. Le malin en coupa un brin de la longueur d'un bras.

Les quatre frères de Macha n'étaient plus. A la hache et à la caisse plate et sonore qui avait été le corps du bûcheron, le diable accordait quatre cordes : l'une assez grosse, l'autre plus mince,



Le chevalier traversa le pont-levis et vint s'agenouiller devant Macha

près du tumulus de charbon qui brûlait avec une lente fumée. Le cœur de Macha se fendit de voir ainsi son père, seul, sans défense, livré à l'ennemi. Et par qui ? Par elle, par sa propre fille. Elle eut envie de crier pour l'éveiller. La hache lui sautait dans l'herbe : il se défendrait. Aucun son ne put sortir de sa gorge, contractée par l'horreur. Le diable posa sa main crochue sur l'épaule de l'homme endormi, et, l'ayant pris par les pieds, il le fit tourner vertigineusement, autour de sa tête, comme une fronde. Quand il s'arrêta, la forme humaine du bûcheron s'était évanouie. Il ne restait aux doigts du malin qu'une sorte de caisse plate et sonore, munie d'une hampe.

"Et maintenant, dit le diable, donne-moi tes frères. L'instrument qui doit charmer ton cruel est incomplet..."

— Mes frères ! cria résolument Macha, en portant ses mains à sa tête par un geste d'effroi indicible. Jamais !"

la troisième un peu plus mince, la quatrième plus mince encore.

Macha ne céda pas à l'épouvante.

— Et maintenant, mon chevalier ! s'écria-t-elle, enivrée d'amour.

— Patience ! répondit placidement le diable. L'instrument n'est pas complet.

— Que veux-tu donc encore de moi, maudit ? cria Macha avec rage.

— Une bagatelle !

Macha regarda l'ennemi dans les yeux et y lut sa pensée. Elle baissa la tête, accablée. Plus que son père, plus que ses frères, elle aimait sa mère.

— Demande-moi plutôt ma vie ! supplia-t-elle.

— Ta vie ? non, repiqua le diable. C'est ton âme que je veux !

Et le diable s'éloigna, dans la forêt, pinçant les cordes du violon d'un doigt rêveur. Macha élistinguait l'âme de ses frères dans cette musique douloureuse. La plus grosse des cordes disait la gravité passionnée de Trajan, la seconde, la mélancolie de Rom, la troisième le cœur amoureux de Constantin, la dernière, c'était l'âme insouciant et légère de Livine.

Macha revint à la hutte : la forêt était pleine de voix perverses : les bêtes se poursuivaient dans les halliers ; les oiseaux se donnaient la chasse dans les branches.

Une nuit lente et qui tombait comme à regret enveloppa l'idylle des bois.

La mère de Macha, inquiète de ne voir ni son mari, ni ses fils, ni sa fille, s'était assise sur le tronc d'arbre couché en guise de banc devant la cabane. Là, elle s'était endormie. La lune éclairait l'herbe encore jaune de la clairière. Macha hésita à entrer dans ce cercle de clarté. Elle s'arrêta dans la nuit des arbres et regarda. Sa mère semblait morte. Ses longs cheveux, ses cheveux d'or que l'âge n'avait pas blanchis, pendaient sur ses épaules et la vetaient jusqu'à la ceinture d'un tissu léger, diaphane, immatériel. Une foule de souvenirs envahit l'âme de Macha. Une si folle angoisse la prit qu'il lui sembla que son cœur s'en allait. Elle aurait voulu mourir.

Un rossignol chanta. A sa voix, la forêt redevenait une forêt d'amour enchantée. Macha s'approcha, pâmée, au tronc d'un hêtre. Le rossignol continuait son incantation passionnée. Une brise agita les feuilles ; le diable surgit de l'ombre et traversa la clairière en dansant sur les fourches aiguës de ses ongles.

Une grande lueur brillait au-dessus du château du chevalier : on donnait une fête dans la grande cour. Et les bruits d'une musique lointaine arrivaient à travers les arbres.

Le diable était près de Macha : il fixait sur elle des yeux de feu. Elle dit à voix basse, si bas qu'il fallait pour entendre ses paroles la fine oreille de l'Ennemi : " Prends-la "

Pour ne pas voir le meurtre, elle enfouit sa tête dans son tablier.

— Ne t'effraye pas, ma belle, et regarde. "

Macha découvrit sa tête.

Le corps desséché de la bûcheronne n'était plus qu'une baguette flexible. Elle vit le Malin ajuster à cette baguette les longs cheveux d'or de la pauvre mère. Ce fut l'archet.

Le diable passa l'archet sur les cordes tendues, serra les clefs pour l'accorder et se mit à jouer. Alors, Macha distingua dans la musique le rythme sourd de quatre cognées qui disaient : " Qu'as-tu fait de tes frères ? "

La chute d'un arbre gronda comme une malédiction. Une source inconsolable sembla demander pardon pour on ne savait qui.

— Prends ce violon, dit le diable, et fais trois fois le tour du château en passant comme moi l'archet sur les cordes. Bien du plaisir, la belle enfant ! "

* * *

Macha monta tout droit la pente raide de la montagne. Elle arriva sous les murailles du château et elle commença, en jouant du violon, d'en faire le tour.

Dans la grande salle, le chevalier, blessé, était étendu immobile sur un lit, très pâle. Dans la dernière chasse, un pieu lui avait ouvert la cuisse. Soudain, en entendant l'appel amoureux d'une musique inconnue, il se dressa sur son lit en s'étayant avec son coude. Macha achevait le premier tour. Le chevalier, ne sentant plus sa blessure, qui semblait refermée, sauta du lit, et, dans le temps que Macha faisait le second tour, s'habilla. Il mit sur lui tous les bijoux qu'il avait dans son château, et quand il eut réuni toutes ses richesses, il se désola d'être si pauvre.



UNE ÉVICTION EN IRLANDE.—(Voir l'article)

La musique devint si émouvante que le chevalier porta la main à son cœur.

— Je ne sens plus la douleur que m'avait faite le pieu, mais je sens bien que mon cœur sera pour toujours malade, si je ne trouve dehors que le vent. "

Et il descendit le grand escalier de pierre.

Macha achevait le troisième tour.

Le chevalier traversa le pont-levis en courant, maintenant avec ses deux mains sa poitrine, prête à éclater.

Il vint se mettre à genoux devant Macha. Et Macha oublia tout, père, mère, frères...

— Garde ces présents, dit-elle, en repoussant les trésors qu'il répandait à ses pieds, je ne veux de toi que ton cœur.

Et, avec une tristesse infinie :

— Ah ! pourquoi a-t-il fallu pour que vous m'aimez la musique de ces cordes et de ces bois !

— Ah ! cette musique qui me transporte et me tenaille, dit le chevalier. On dirait des voix humaines qui se lamentent. Mais qu'importe ! "

Macha répéta avec passion :

— Qu'importe ! Amons-nous. Aime-moi. "

Il la prit dans ses bras et il l'emporta dans le château.

Ils vécurent des jours délicieux.

Parfois, le chevalier était saisi d'inquiétude : il avait le sentiment d'être ensorcelé. Il aurait voulu savoir quelle était la cause de la puissance démoniaque de l'instrument nouveau. Il soupçonnait que son amie lui cachait un mystère redoutable. Il interrogea vainement Macha, qui lui fermait la bouche avec des baisers. Parfois la plainte du violon était si déchirante qu'il aurait voulu fuir, recommencer la vie de jadis. Mais presque aussitôt, le chant du violon devenait d'une tendresse si pénétrante que le chevalier oubliait tout, le monde, ses amis, ses gens, les bêtes de la forêt, tout, jusqu'aux sanglots étouffés dans cette musique damnée. Macha était sourdement jalouse de l'instrument, qui avait sur son ami plus de puissance que sa beauté. Souvent elle fut tentée de briser contre un rocher la caisse sonore. Mais la crainte d'être délaissée l'arrêtait. Oublieuse de son père, oublieuse de ses frères, oublieuse de sa mère, elle s'abandonnait tout entière à l'ivresse de sa passion.

Un soir, quelqu'un frappa à la porte. Il pleuvait. Qui pouvait passer à cette heure ? Macha frémit. Un homme entra couvert d'un épais manteau ruisselant.

— Bonsoir, mes amis, dit l'inconnu en soulevant son feutre qu'il égoutta par terre d'un grand geste.

Macha le reconnut à sa voix, elle s'écria :

— Henri, le diable ! "

Et elle se réfugia dans les bras de son ami en criant.

Le diable ricana, et emporta sous son manteau, comme il eût fait d'une botte de paille, les amoureux, enlacés d'une étreinte farouche.

Le violon resta dans le château abandonné. Un tzigane, que le hasard amenait par là, et qui chercha un abri parmi ses pierres, le trouva. Il le prit. Descendu dans la plaine, il en joua dans les villages. Les hommes, les enfants, les femmes le suivirent, attirés par la mélodie. A son gré, il les faisait pleurer et rire.

Voilà comment, en Transylvanie, les tziganes racontent que fut créé l'âme douloureuse et passionnée du violon.

JEAN et JEROME THARAUD.

LA PETITE BÊTE

I

Quand tu tirailles sur ma montre,
Mon cher bébé, je sais pourquoi :
Mets ta mignonne tête, contre,
Tends bien ton oreille et tais-toi ;
Une bête est là, sans doute,
Qui veut mais ne peut s'en aller ;
Tic, tac, tic, tac, tic, écoute,
Car la bête va parler !

II

Alons, petit démon, sois sage,
Car tes menottes me font peur :
Non, je ne puis rien davantage
Pour vous distraire, monseigneur !
Ecoute à ton aise ou regarde :
La prison ne peut point s'ouvrir !
Tic, tac, tic, tac, tic, prends garde !
Ou la bête va mourir !

III

A présent, cherchons autre chose
Pour t'amuser, petit vaurien :
Mets ta petite oreille rose
Sur ma poitrine et ne dis rien ;
Ne va le mettre en déroute
L'oiseau joyeux qui chante là
Tic, tac, tic, tac, tic, écoute,
La bête au cœur de papa !

IV

Cette bête est très fragile,
Oh ! fragile bien plus encor
Que la petite bête agile
Qui palpite en mon boîtier d'or :
Devant elle, monte la garde
Et ne va pas t'en amuser...
Tic, tac, tic, tac, tic, prends garde !
Un rien suffit à la briser !

THEODORE BOTREL.

LA ROSE DE JÉRICO

Dans le grand salon du château de Garbes, les invités, attentifs, écoutaient chanter la baronne d'Altenhaüss.

Sa voix de contralto, forte et profonde, s'élevait dans l'air.

Jamais le grand air de "Sigurd" :

La Walkyrie est ta conquête...

n'avait trouvé pareille interprète.

On eût dit une âme, éperdue, exhalant dans l'au-delà un hymne de tendresse.

Au seuil de la terrasse attenante au salon et donnant sur le parc, debout parmi les fracs, le fils des châtelains, André de Garbes, immobile, retenait son souffle.

Pas un muscle ne bougeait dans sa face de bronze, où ses yeux verts brillaient en regardant la chanteuse, avec une telle expression qu'on eût dit la statue de l'estase.

C'est qu'elle était vraiment très belle, la baronne Séphora, dans sa maturité de femme de trente ans.

D'une gaine vert sombre enveloppant et accusant les formes de son corps impeccable, ses épaules décolletées jaillissaient, éclatantes de blancheur, supportant un cou délicat, encerclé de perles, et une tête expressive, aux yeux pleins de langueur, à la bouche fine ; une tête casquée d'or fauve comme les princesses lointaines de légendes...

Oh ! certes ! pour André de Garbes, elle avait été la princesse lointaine, celle qu'on entrevoit dans un rêve confus, celle qu'on s'imagine saisir en étendant les bras, mais qui s'éloigne toujours, imprécise, fuyante, fluide comme un mirage...

* * *

Onze ans auparavant, les châtelains de Garbes entretenaient des relations suivies avec leurs voisins de campagne, les Pradières, parents de Séphora, alors jeune fille.

André de Garbes, qui avait alors vingt-deux ans, et venait d'être reçu docteur en médecine, avait été, tout de suite, conquis par le charme naissant et par la beauté déjà en fleur de sa jeune voisine.

Elle, de son côté, n'avait pas paru insensible aux attentions de ce séduisant cavalier. A eux deux, ils eussent formé un couple idéal : ce fut l'opinion de leurs familles respectives, qui, en présence de leur commun amour, entrevirent la possibilité d'une union heureuse.

André de Garbes pouvait vivre honorablement avec la pension que lui versaient ses parents, jointe aux bénéfices qu'il allait bientôt réaliser dans sa carrière.

Quant à Séphora, elle n'avait qu'une faible dot ; mais son père, spéculateur adroit et heureux, espérait pouvoir l'augmenter du jour au lendemain. On permit donc aux deux jeunes gens de s'aimer, et, pendant quelques semaines, ils caressèrent les plus doux espoirs et les rêves les plus enchanteurs.

Hélas ! une catastrophe suivit, qui mit fin brusquement à leur bonheur !

Le père de Séphora perdit toute sa fortune sur un krach, et pour le sauver de la faillite, la jeune fille, désespérée, dut rompre avec celui qui avait été le fiancé de son cœur, pour épouser le mil-

lionnaire baron d'Altenhaüss, épris depuis longtemps de sa triomphante beauté.

Pour ne pas faiblir dans l'accomplissement de ce qui était pour elle le plus douloureux des sacrifices, Séphora avait refusé de voir une dernière fois André. Alors, celui-ci, éperdu de détresse, avait accepté de faire partie, comme médecin, d'une mission dans le Haut-Oubanghi, au fond du continent noir.

Là-bas, pensait-il, il oublierait peut-être !

Il était rentré en France depuis cinq ans, et il n'était pas guéri. Une fois, il avait aperçu la baronne d'Altenhaüss, de loin, dans une fête officielle... Echanger la moindre parole avec elle, il ne l'avait pas tenté, car son mari la suivait comme une ombre. D'ailleurs, elle-même ayant, un instant, laissé errer son regard sur André, avait aussitôt détourné la tête.

L'avait-elle seulement reconnu ? et, dans ce cas, avait-elle agi intentionnellement ? Que lui importait, après tout, puisqu'à présent elle était à jamais perdue pour lui !

Revenu de nouveau en France, après six ans, il s'était si bien acquitté de sa mission, qu'un ruban tout neuf rougissait à présent sa boutonnière. C'était pour fêter son retour triomphal que ses parents avaient organisé ce soir-là cette fête au château de Garbes, le lendemain même de son arrivée.

Quelle n'avait pas été la surprise du jeune homme, en voyant entrer, parmi les invités, Séphora d'Altenhaüss, non plus la jeune fille de jadis, mais une Séphora plus belle encore dans son épanouissement de femme accomplie ! Quelle n'avait pas été sa joie en apprenant que la baronne, durant son absence, était devenue veuve et ne s'était pas remariée !

Après onze ans, il la retrouvait donc plus charmante, plus éclatante que jamais... et libre !... libre !...

Voilà pourquoi, durant tout le repas qui avait précédé la soirée, son cœur avait battu follement.

Pour qui chantait-elle maintenant avec une émotion si poignante ? Était-ce pour lui ?

L'aimait-elle encore, après si longtemps ?

Demeurait-elle pour lui "la princesse lointaine", ou l'avait-elle entendue ?

Telles étaient les questions qu'il se posait fiévreusement et qu'il eût tant désiré lui poser à elle.

Mais comment ?

Précisément, la baronne venait de finir, et, fendant les groupes en laissant derrière elle comme un sillage lumineux, félicitée, congratulée par tous, elle s'avançait vers le seuil de la terrasse où se tenait André, comme pour respirer l'air frais du soir.

Quelques minutes après, elle était près de lui. Devant eux, le parc désert étendait ses frondaisons sombres sous la splendeur du ciel irradié d'étoiles.

Mais André, debout près de Séphora qui s'éventait, grisé par le parfum subtil qui émanait d'elle, grisé par le bonheur de la retrouver, de l'avoir si près de lui (et si loin peut-être !), la gorge serrée par une indicible émotion, ne trouvait pas les mots qu'il fallait dire.

Certes, un compliment quelconque eût été facile !

Mais, en ce moment si décisif, toute banalité lui faisait horreur.

Ce fut elle qui, la première, rompit le silence.

—Eh bien ! monsieur l'explorateur, dit-elle d'un ton presque enjoué, de vos si longs et si périlleux voyages, vous avez dû sans doute rapporter des impressions nouvelles avec ces curieux souvenirs ?

Et elle soulignait son allusion d'un geste en désignant auprès d'eux une vitrine dans laquelle on avait rangé toute une collection d'insectes étranges et de fleurs séchées aux formes bizarres.

—Certes, répondit-il d'une voix qui tremblait un peu, j'ai rapporté de là-bas des choses nouvelles. Quant à mes impressions, elles n'ont été que superficielles. Au fond — et il prononça ces dernières paroles d'une manière significative — au fond, je suis demeuré exactement le même être que vous avez connu il y a onze ans...

Elle comprit. Sa gorge se souleva plus rapidement, son éventail battit plus nerveusement de son aile, et elle murmura :

—Alors, après onze ans, vos sentiments n'ont pas changé ?

—Non, dit-il, enhardi, en la regardant fixement. Et vous, madame, avez-vous oublié ?...

Elle releva la tête d'un air triste :

—Pensez-vous que moi, aussi, je puisse oublier ?

Et comme il tressaillait d'une joie muette, elle reprit comme désabusée :

—Mais vous vous figurez peut-être m'aimer encore ? ajouta-t-elle. Et vous vous trompez vous-même. Cela ne peut pas être. Je connais l'instabilité des cœurs masculins et je ne crois pas qu'un homme, après onze ans, puisse aimer la même idole d'un amour aussi grand que par le passé, pas plus que je ne crois que cette fleur séchée, qui fut un jour éclatante, pourrait reflourir et s'épanouir de nouveau.

Elle désignait dans la vitrine ouverte un débris végétal jaunâtre, ressemblant à un squelette crispé de plante morte.

Sans répondre, André prit la fleur recroquevillée et la mit dans un vase plein d'eau.

Des importuns approchèrent, interrompant la conversation... et la soirée continua.

* * *

Au petit jour, quand les derniers invités se furent retirés, André prit le bras de Séphora et, l'entraînant vers le vase dans lequel il avait, quelques heures auparavant, placé la petite plante desséchée :

—Regardez ! fit-il,

A la place du petit squelette jaunâtre et blême, Séphora vit une fleur épanouie et fraîche.

—C'est celle de tout à l'heure ?

—C'est une rose de Jéricho, fleur étrange qui, séchée, possède la propriété de s'épanouir de nouveau, si on la remet en contact avec la rosée du ciel.

Et comme une larme perlait dans les yeux de Séphora, émue :

—Vous voyez bien, ajouta le jeune homme tendrement, qu'il y a dans la nature des fleurs mortes en apparence, qui reflourent... comme il y a des amours plus forts que le temps !...

Doucement, Séphora serra la main d'André. Quelques semaines après, la veuve du baron d'Altenhaüss devenait Mme André de Garbes.

CH. ESQUIER.



1. Charge énorme de poudre sans fumée (640 livres) employée pour chaque coup tiré avec le canon monstre. — 2. Le plus gros canon du monde et les soldats requis pour le manoeuvrer. Ce canon défend la côte américaine à Fort Hancock, N. J., et il peut balayer la mer sur une distance de vingt-et-un milles avec des projectiles d'une force irrésistible. — 3. L'innocence et la destruction. Vue d'un jeune enfant de soldat debout près d'un projectile pesant 2,400 livres, boulet lancé par chaque coup de la merveilleuse pièce d'artillerie moderne.

LES PECHEURS SARDINIERS

Depuis déjà plusieurs semaines, la France entière s'occupe des pêcheurs bretons, et ces humbles ouvriers de la mer sont devenus un sujet de pitié et aussi d'amusement, puisque l'on a chanté et dansé, puis que l'on s'est divertie afin de les mieux secourir.

Il sera sans doute intéressant pour nos lecteurs de causer un peu de cette population si imprévoyante, les années d'abondance.

La sardine, ce petit poisson qui frétille et étincelle dans la mer comme une lame d'argent, fait vivre ou mourir de faim, suivant ses caprices, plus de cinquante mille Bretons, hommes et femmes.

Le Gulf-Stream, qui réchauffe cette côte bénie du Finistère, attire aussi dans le voisinage de ses eaux chaudes les sardines. A quel phénomène climatique attribuer l'exode des bancs ? Les savants essayent de l'expliquer, toujours est-il que ces poissons ont déserté les rivages et plongé dans la misère de braves gens.

Sur le littoral armoricain, tous les hommes sont pêcheurs : naufrage, incertitude du gain, rien ne les arrête. Ils sont pour ainsi dire pétris de flot et de jusant, et dès que les enfants ont atteint l'âge de douze ans, ils s'embarquent mousses sur le bateau du père.

Le centre de l'industrie sardinière paraît être Douarnenez ; mais Concarneau, Audierne, Kérity, Guilvinec, la Turballe, plusieurs ports de la Vendée et même de l'Océan jusqu'à l'Espagne, se livrent également avec succès à cette pêche fructueuse.

Au Portugal, la sardine est très abondante, mais ce poisson, plus gros que celui des côtes bretonnes, est loin d'être aussi estimé. Les pêcheurs portugais, moins routiniers que les Armoricaïns, font la pêche avec de petits vapeurs, ce qui leur permet de déployer des filets plus longs, de parcourir un plus grand trajet, de ne pas être arrêtés par le calme plat, sur la mer d'huile. On nomme "Armation" ce genre de pêche à la vapeur.

Ne parlez pas de cela au pêcheur breton ; il entrera dans une violente fureur. Un arma-

teur qui, voulant débarquer le poisson qu'il avait pris au moyen de ce petit vapeur, fut obligé de reprendre la mer au plus vite, les sardiniens étant tout disposés à lui faire un mauvais parti.

Il ne faut pas oublier que la Bretagne est la terre des traditions ; c'est pour cela que, de toute la France, elle est la seule province qui garde encore ses légendes, son pittoresque et tout ce qui fait son charme unique et si prenant.

Quel merveilleux spectacle que le départ des bateaux de pêche dans l'admirable baie de Douarnenez, colorée et variée, qui évoque l'Orient !

Les femmes, un tricot à la main, et les enfants

assistent au départ. Les barques sortent la nuit, parce que la sardine s'effraie le jour ; ou bien, incommodée par la chaleur du soleil, elle plonge dans des profondeurs où les filets ne peuvent atteindre.

Autre chose, ces petites bêtes voraces sont sans appétit aux heures tièdes ; il est donc inutile que les pêcheurs gaspillent un appât fort coûteux. Ils naviguent la nuit pour se trouver à l'aurore sur les lieux de pêche.

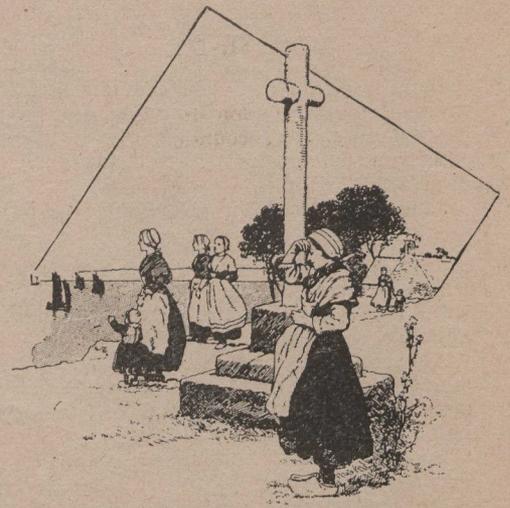
C'est tout un art de bien poser un filet à l'abri des courants sous-marins.

Une fois le filet posé, il doit former une sorte de muraille entre laquelle la sardine viendra se jeter la tête la première si elle est appâtée.

Pour cela, les pêcheurs jettent de la "rogue" du côté opposé aux sardines ; cette mixture, qui vient de Norvège, est composée de laitance de morues. Les sardines en sont très friandes.

Attirées par l'odeur, elles se précipitent vivement dans le filet.

Chaque maille en enserme une derrière les ouïes et la retient prisonnière. Quand ils jugent le moment favorable, les hommes "halent" doucement le filet, puis s'occupent à retirer des mailles les pauvres petits poissons d'argent, qui frétilent désespérément — opération délicate, car une sardine écorchée perd une grande partie de sa va-



Femmes de Douarnenez attendant le retour des pêcheurs

souplesse. On les plonge dans des cuves d'huile bouillante, et des ouvrières attentives les retirent promptement.

Cette opération terminée, elles sont ébarbées de la queue, empilées dans des boîtes métalliques, puis portées à l'huilerie, où des appareils spéciaux versent le liquide dans les boîtes. Une surveillante vérifie si la quantité d'huile est suffisante, car un vide dans la boîte suffirait pour corrompre les poissons.

C'est maintenant au tour du soudeur. C'est de lui que dépend en grande partie la conservation de la sardine, et il doit apporter du soin à son travail.

Les boîtes métalliques sont faites dans les friteries, par des ouvriers spéciaux, avec une vitesse et une précision extraordinaires.

Une fois la boîte soudée, il s'agit de la plonger dans une bouillotte immense contenant cinq à huit cents pintes d'eau bouillante et placée à l'extrémité de l'atelier de soudage.

On procède à la vérification des boîtes ainsi cuites, et l'œil de lynx du contremaître a vite fait de découvrir les "quarts" manqués (ainsi se nomment les boîtes).

Bien peu se doutent, en mangeant cet excellent comestible, par combien d'opérations diverses et relativement compliquées a passé la petite sardine d'argent qui frétilait si joyeusement dans la mer bleue.

Reste à dire que ça coûte aussi parfois la vie aux pêcheurs. Chaque année, des barques disparaissent par les tempêtes de l'hiver ou les "grains" si traitres de l'été.

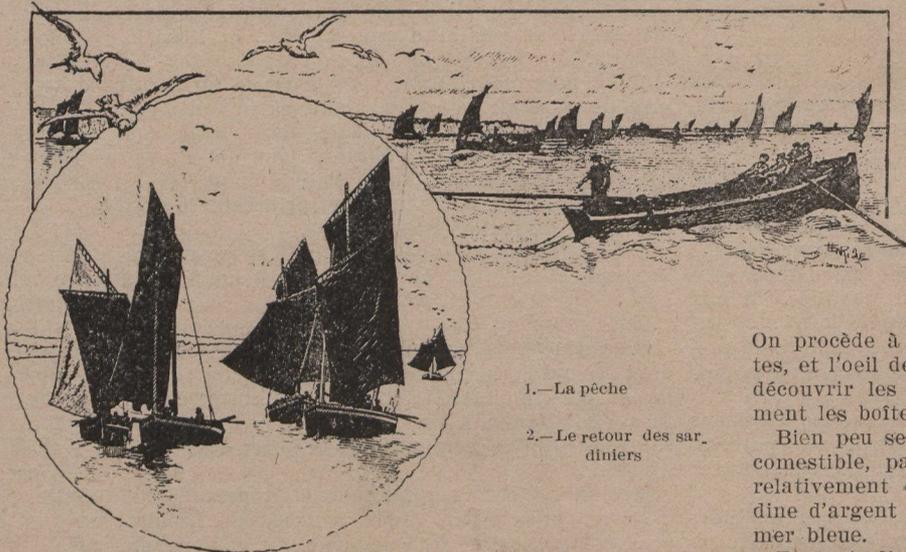
Ces hommes ont des vies rudes, pleines d'imprévu, d'incertitudes ; la saison est courte ; leur matériel insuffisant ne leur permet pas, l'hiver, d'aller au large pêcher d'autres poissons. Malgré cela, ils devraient vivre assez aisément ; ils gagnent en moyenne mille à douze cents francs par campagne, et leurs femmes sont presque toujours ouvrières dans les friteries ou les usines de filets ; en plus, ils ont un enclos où ils cultivent des pommes de terre et des légumes.

Mais leur ennemi terrible est l'alcoolisme. Une fois à terre ils ne quittent pas le cabaret, où ils absorbent des quantités effrayantes d'une immonde eau-de-vie. Leur gain passe là ; ils ne songent pas au chômage de l'hiver.

Les bateaux sont montés par le patron et six hommes en moyenne. Pour être patron, il faut une certaine avance de fonds ; l'achat de la barque avec ses mâts et sa voilure s'élève à six ou sept cents dollars. La grosse dépense, c'est le jeu des filets, nécessitant de constantes réparations.

Arrivés sur les bancs, le patron donne le signal et les matelots mouillent le filet ; ils le descendent dans l'eau en lui faisant décrire une ligne légèrement incurvée.

...Au mois d'août, un dimanche, après vêpres, a lieu la bénédiction de la mer. Processionnellement le clergé et la population se rendent sur le port et, parmi le chant des cantiques, le curé s'avance et, d'un geste large, bénit les bateaux parés et la mer énigmatique, afin qu'elle soit clémente au pauvre pêcheur.



1.—La pêche

2.—Le retour des sardiniens

leur. — Quand la pêche est suffisante, on hisse toutes voiles dehors et alors une course de vitesse s'engage entre les bateaux pour le retour au port. Les femmes qui ne sont pas occupées aux friteries guettent l'arrivée de leurs hommes et s'inquiètent s'ils ont eu la main heureuse. Vivement, les pêcheurs retirent de la calle le poisson, et avec rapidité le comptent et le jettent dans des paniers. Les mousses, de leur démarche balancée, ouvrent la marche, et les hommes, le patron, avec les paniers ruisselants et contenant chacun deux cents sardines, pénètrent dans la friterie. Le gérant remet à chaque homme autant de jetons que de paniers, et le samedi suivant ils seront payés d'après les jetons qu'ils présenteront. Les pêcheurs versent alors les sardines achetées dans des auges pleines de gros sel, puis s'en vont se reposer. Les femmes se rangent le long de ces auges et chacune d'elles, d'un coup de couteau habile, enlève la tête et vide le poisson.

Les sardines étêtées sont posées, la queue en l'air, sur des paniers métalliques à petites séparations.

Puis on les descend doucement dans des bailles remplies de saumure. Elles y resteront un temps variable, suivant la saison et le plus ou moins de dureté des écailles. Ce bain empêche toute corruption.

Les mêmes casiers métalliques qui sont descendus dans la saumure serviront de sécheurs ; les sardines s'égouttent et séchent de plusieurs façons, soit au grand air, soit dans un séchoir chauffé à la vapeur.

Les sardines saumurées et séchées doivent être cuites ou frites sans cependant perdre de leur



La bénédiction de la mer

LES PROGRÈS DE L'AUTOMOBILISME

Nos lecteurs se rappellent le vif intérêt que suscita l'apparition d'un premier automobile dans les rues de Montréal.

C'était le 21 novembre 1899. Monsieur U. H. Dandurand, le populaire agent d'immeubles, accompagné du maire Préfontaine, eut alors l'honneur d'inaugurer l'automobilisme pratique dans la métropole canadienne.

La voiture automobile était encore assez rudimentaire, et les améliorations qu'elle a subies depuis sont, ni plus ni moins, merveilleuses.

L'automobile importé à Montréal par M. Dandurand, en 1899, et dont nous publions ci-contre la vignette, pesait 400 livres, et il sortait des ateliers de la "New-England Motor Carriage Company".

M. Dandurand possède aujourd'hui l'un des automobiles les plus perfectionnés, non seulement du continent, mais du monde entier. Cette voiture est sortie des ateliers de la maison De Dion-Bouton, qui est de beaucoup la plus importante manufacture d'automobiles de l'univers.

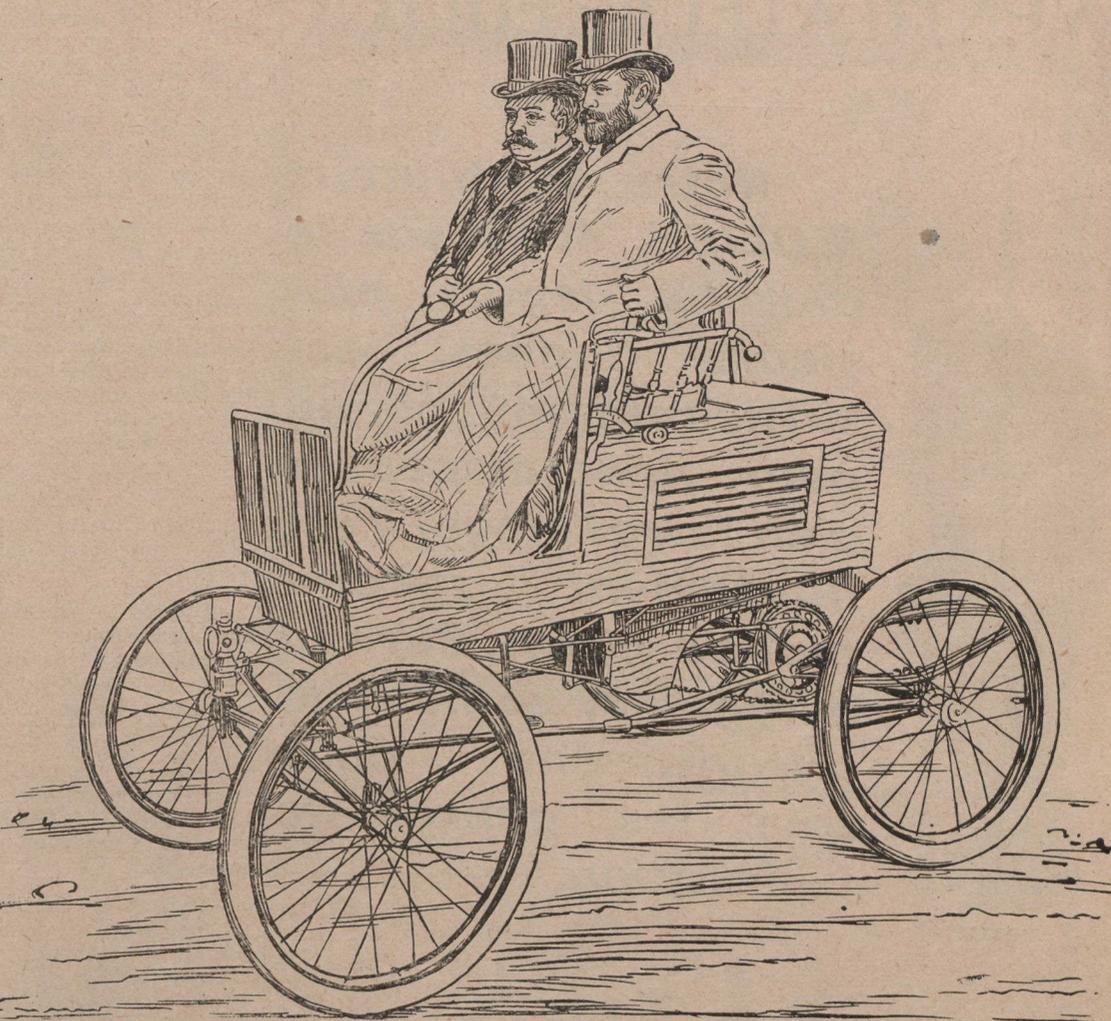
L'automobile en question pèse 800 livres et est mû par un pouvoir de six forces de chevaux. La transmission du pouvoir est directe et elle se fait sans l'intermédiaire d'aucune chaîne.

L'automobile perfectionné dont M. Dandurand se sert tous les jours est pourvu d'un triple frein, ce qui en rend le contrôle très facile. Il est mû par une espèce de pétrole vaporisé, avec combinaison électrique. Il n'a coûté que \$1,500, mais on ne pourrait acheter un automobile du même modèle aux Etats-Unis à moins de \$2,000 ou \$2,500.

Détail intéressant, M. Dandurand a dû payer une licence de \$40 en droits de royauté au gouvernement britannique, avant de pouvoir importer directement de la France un automobile De Dion-Bouton.

On le voit, M. Dandurand a, non seulement été l'initiateur de l'automobilisme à Montréal, mais il continue de s'intéresser vivement aux progrès de ce genre de locomotion nouveau-siècle.

Chaque année, il s'est empressé d'acheter un



Vue du premier automobile inauguré dans les principales rues de Montréal, le 21 novembre 1899, par M. U.-H. Dandurand, accompagné du maire Préfontaine.

automobile dernier modèle, et il a ainsi permis aux Montréalais de suivre le développement graduel de l'automobilisme dans le monde.

M. Dandurand est encore actuellement le propriétaire d'un petit automobile appelé "Crestmobile". C'est une jolie voiture de trois forces et demie, ayant été manufacturée à Boston, et construite d'après le système des automobiles De Dion-Bouton. M. Dandurand s'en sert habituellement pour conduire ses clients auprès des immeubles qu'ils désirent visiter. Presque à chaque heure au jour, on peut le voir traverser doucement les rues de la métropole, tandis que des foules de curieux prennent plaisir à le regarder piloter son léger véhicule au milieu des lourds camions. Jamais il ne lui est arrivé aucun accident dans ses courses multiples à travers des routes souvent difficiles.

M. Dandurand se plaît à louer l'automobile nouveau modèle de la maison De Dion-Bouton, et il s'étonne que si peu d'amateurs montréalais adoptent un véhicule aussi précieux.

Sait-on qu'à Paris on ne compte pas moins de 35,000 automobiles circulant à travers les rues ?

2,000 automobiles ont été vendus lors de la récente exposition de cette espèce de véhicules, à Paris. Voilà un fait qui suffit à démontrer que l'automobilisme est moins en vogue à Montréal que dans la Ville-Lumière.

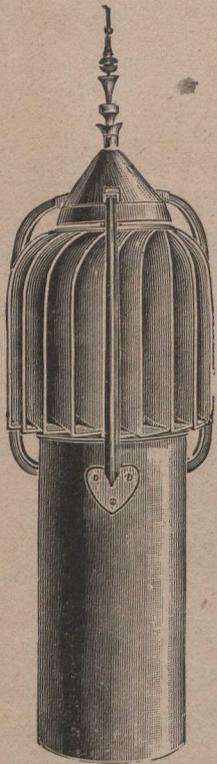
Nul doute, pourtant, que l'automobile ne soit la voiture par excellence de l'avenir.

A M. Dandurand reviendra donc l'honneur d'avoir inauguré et encouragé parmi nous ce genre de locomotion idéal.



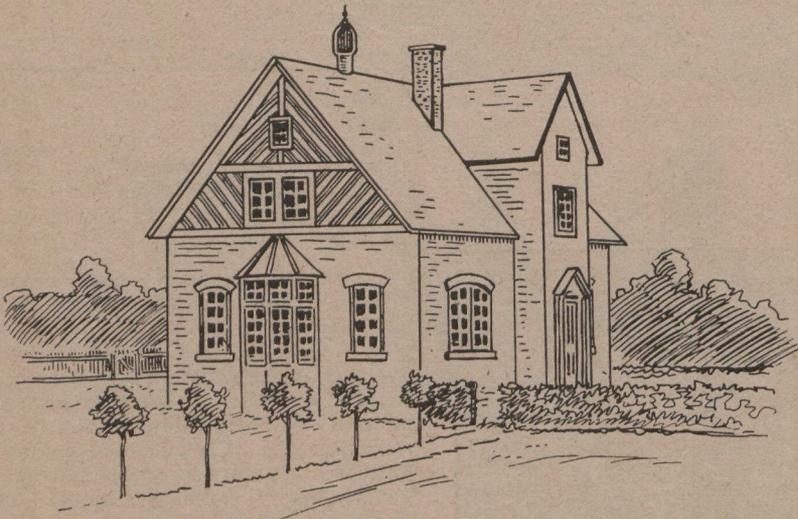
Vue de l'automobile nouveau-siècle appartenant à M. U.-H. Dandurand, prise en face du square V iger.

VENTILATEUR ÆOLIEN



ÆOLIEN

Notre Ventilateur ÆOLIEN, étant sur le marché depuis plusieurs années, est suffisamment connu pour nous dispenser d'en faire l'éloge, il est hautement recommandé par le Bureau d'Hygiène, et nous le garantissons pour tous les genres de ventilation.



LESSARD & HARRIS,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers,

7 rue Sainte-Elizabeth, MONTREAL.

MYSTIFICATION



—Mais qu'est-ce que tu as, pauvre petit ?

LUI. — J'ai quelque chose dans la gorge.

—Et quoi donc ?



—La langue, madame.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y aura un candidat ouvrier à la mairie de Boston, Mass., l'automne prochain.

—Le "Free Press" de Winnipeg croit que les élections générales auront lieu, dans le Manitoba, en août prochain.

RIEN DE TEL

Rien de tel que le BAUME RHUMAL contre les affections de la gorge et des poumons.

—Les républicains les plus en vue du pays sont d'avis que le président Roosevelt sera élu, l'an prochain, même si l'Etat de New-York passe à la démocratie.

—Une femme vient de demander à être reçue dans le barreau de Londres. C'est la première demande du genre qui est faite en Angleterre.

—D'après les statistiques du dernier recensement, les Canadiens-français au Canada sont au nombre de 1,646,402, et les citoyens de nationalité française, de 2,969.

—Il se publie, aux Etats-Unis, une moyenne de 4,000 ouvrages nouveaux chaque année. Et ce chiffre ne comprend pas les nouvelles éditions ni les livres qui servent à l'enseignement.

—Dans la péninsule de Mangichlak, qui s'avance dans la mer Caspienne, se trouvent cinq petits lacs. L'un de ces lacs est recouvert de cristaux de sel assez résistants pour permettre à un homme ou à une bête de somme de le traverser. Un autre est de forme arrondie et d'une jolie teinte rosée. Ses bords sont formés de cristaux de sel, constituent une monture d'une blancheur de neige entourant l'eau qui, non seulement présente toutes les teintes du violet au rose rouge, mais dégage un parfum de violette. Cette couleur et ces parfums sont dus à la présence d'herbes marines, violettes et roses.

COMME MAMAN

Gants de Kid
50c et plus

Nos PRIX restent les MÊMES malgré l'AUGMENTATION des DROITS.

COMME PAPA

Gants de Suède et Kid
60c et plus

DONNÉ GRATIS.—Aux personnes qui cassent leurs buses, nous donnons un acier-protecteur avec nos corsets. Demandez-le. Corsets et Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT,

FABRICANT DE GANTS,

Tel. Main 3187. 152 RUE ST-LAURENT.



LE SAVON BABY'S OWN SOAP

Prévient et empêche les gersures et la rudesse de la peau. Le meilleur pour enfants ou adultes.

ALBERT TOILET SOAP CO, Fabricants, MONTREAL

MADAME SE REBIFFE



LE MEDECIN. — Je constate que vous avez un petit pouls.

LA DAME. — Comment, un petit pou ! Alors, c'est vous, docteur, qui l'avez apporté, car il n'y a jamais eu de vermine ici !

J'ai Découvert Une Guérison
pour le
RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair ; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelqu'autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 4 MAI 1903

Grand Drame Historique

'RICHELIEU'

Nouveaux Décors ! Grande Figuration !

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Devant le marchand de vin.

—Tout de même, c'est par une chaleur pareille que nos pères ont pris la Bastille !

—C'est vrai. Allons donc prendre quelque chose, nous aussi !

BIEN TAPE

Un curé descend un jour dans un hôtel fréquenté par des libres-penseurs, des athées, des incrédules et des anti-cléricaux. Surpris, l'hôtelier prévint le prêtre des insultes qu'il s'exposait à recevoir s'il persistait à manger à la table commune. Le curé persista et alla prendre place parmi les convives. Toute la durée du repas, ce ne fut de la part des convives qu'allusions blessantes et grossières sur la religion et à l'égard du curé. Mais celui-ci ne semblait pas les entendre et continuait son repas comme si rien n'était.

Finalement, l'un des polissons s'écria en s'adressant à celui qu'ils voulaient insulter de leurs propos :

—Monsieur, réellement, je m'étonne de votre patience. N'avez-vous pas entendu tout ce qui s'est dit ?

—Certainement, reprit froidement le curé. Mais j'y suis habitué, car je suis le chapelain d'un asile d'aliénés !

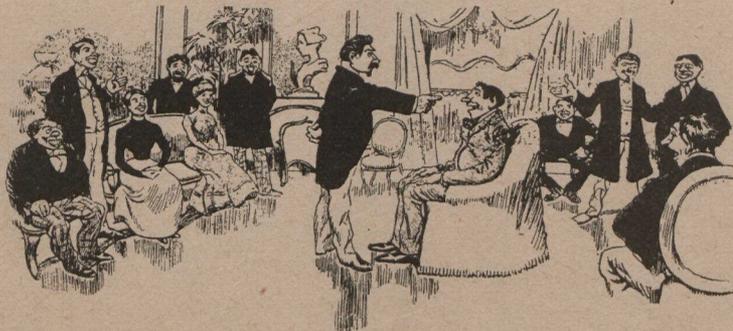


—Je vous remercie, monsieur le Directeur, de m'avoir accordé cet emploi. Vous vous convaincrez, du reste, bientôt, que je suis un employé de tout repos.



LE DIRECTEUR. — C'est, en effet, un employé de tout repos !

HYPNOTISME ET LITTÉRATURE ou EFFETS INVERSES.



—J'étais magnétiseur autrefois, me disait l'autre jour mon ami Marius ; mais, lorsque j'essayais d'endormir quelqu'un, je ne pouvais pas y parvenir... tout le monde se tordait de rire.



—Maintenant, je me suis fait homme de lettres, et dès que je récite quelques monologues irrésistiblement gais, destinés à faire rire aux éclats, tout le monde s'endort aussitôt comme un seul homme.

BONNE FIGURE

Une bonne figure, de l'élasticité dans le port, un air dégagé et gracieux, une possession complète de soi-même, une perception vive, des manières engageantes, un regard brillant, une voix claire et une bonne santé, sont des qualités qui peuvent être vôtres si vous buvez du

VIN MARIANI

Le merveilleux tonique qui rajeunit. Qui aide la digestion, facilite un repos réparateur, affermit le système nerveux, enrichit le sang et soutient tout l'organisme.

Tonique Généreux
Chez tous les pharmaciens
Évitez les substituts



EDMOND HARDY

1686 rue Notre-Dame

Cornet

Pour cause d'incendie la maison HARDY offre à

Grande Réduction

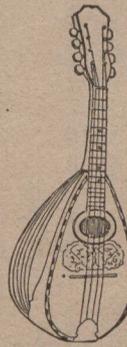
des marchandises qui ont été légèrement endommagées par l'eau, telles que :

- Violons,
- Mandolines,
- Guitares,
- Banjos,
- Archets,
- Cornets,
- Flûtes,
- Clarinettes,
- Trombones.



Mandoline

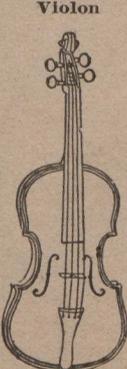
Musique en Feuille pour Piano, Violon, Violoncelle, Flûte, Clarinette, Cornet, Recueils de Mélodies; Grand choix de Musique Religieuse; Musique pour Orgue et Harmonium, etc, etc



CORDES DE VIOLON

de qualité supérieure.

DEMANDEZ le nouveau Catalogue de Musique Vocale et Instrumentale de



Ed. HARDY

1686

Rue Notre-Dame

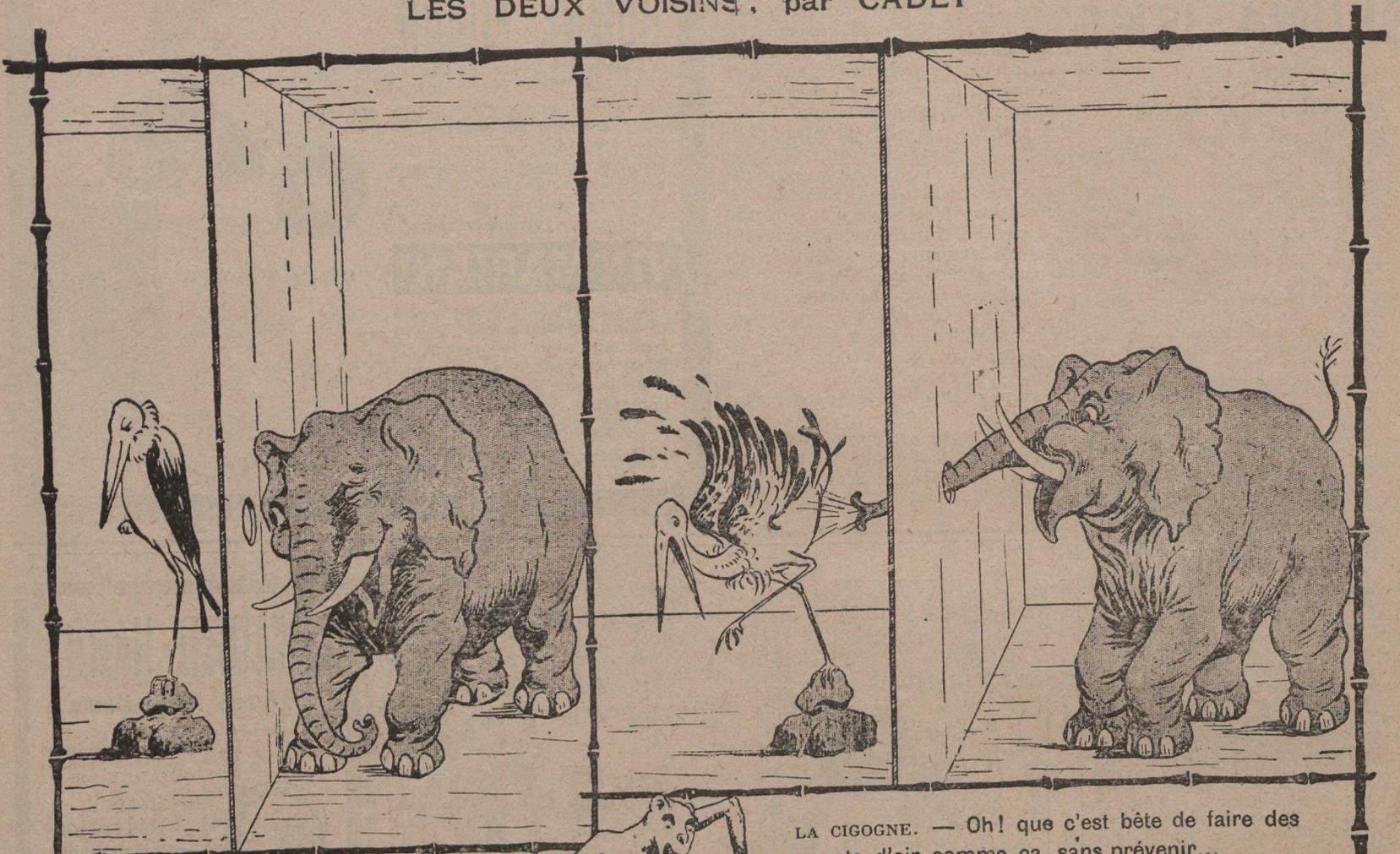
MONTREAL

Tel. Main, No 2466

M. Prudhomme lit dans la " Vie d'Esopé " que la langue est ce qu'il y a de plus précieux.

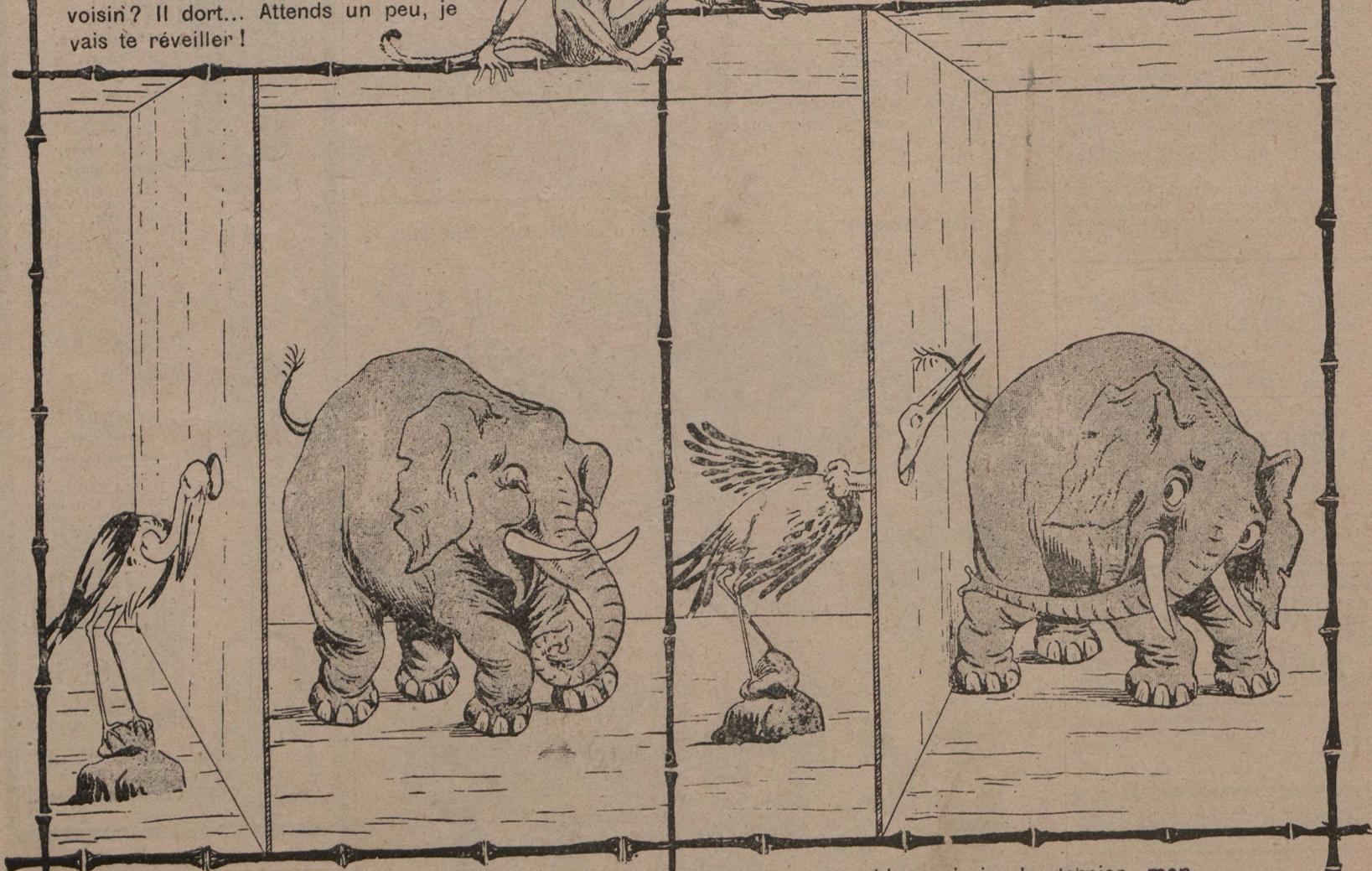
—C'est sans doute pour cela, observe-t-il, que le créateur l'a logée dans un " palais " !

LES DEUX VOISINS, par CADET



L'ÉLÉPHANT. — Qu'est-ce que fait le voisin? Il dort... Attends un peu, je vais te réveiller!

LA CIGOGNE. — Oh! que c'est bête de faire des courants d'air comme ça, sans prévenir...



— C'est au moins encore un tour du voisin. Je le vois qui se tord de rire comme une baleine qui aurait trouvé un cure-dents!...

— Rira bien qui rira le dernier, mon gros père!